

15/7/55

B I M E S T R I E L
1955 -- SERIE 3 -- N° 45/376
X X I X * A N N E E

Vive d'Abord!



NE PEUT ETRE EXPOSEE * VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28.8.50)

Photo Philip Vernon

VIVRE

REVUE DE DEFENSE
DE LA PERSONNALITE
ET DE LA DIGNITE HUMAINES

SECRETARIAT

Château d'Aigremont (S.-et-O.) - Téléph. 8

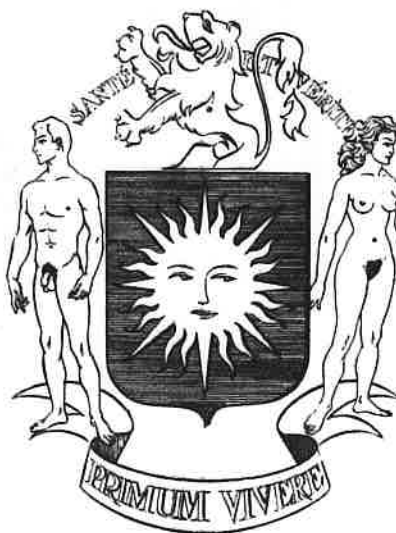
TARIFS DES ABONNEMENTS

(pour une série de 6 numéros)

France 1 750 fr.
Canada et Luxembourg 2 134 fr.
Etranger 2 494 fr.

En cas de changement de prix, les
abonnés seront servis jusqu'à concurrence
de la somme figurant à leur crédit.

Toute demande de changement d'adresse
doit être accompagnée de 30 fr. en
timbres-poste



Reproduction interdite
des textes et des illustrations

D'ABORD !

FONDEE EN 1926

Directeur

KIENNE DE MONGEOT

PARIS. - Ch. Post.: Ed. de Vivre 896-09

BRUXELLES. - C. P.: Ed. de Vivre 350-709

R.C. Versailles 74.209 - N° 1, O.P. 11.0009

« C'est le développement de la
personnalité humaine qui est le
but suprême de la civilisation. »

D' A. CARREL.

COMITÉ DE PATRONAGE

IN MEMORIAM

Emile BAZS, artiste peintre, membre correspondant de l'Académie des
Beaux-Arts et de l'Institut.
D^r E. BOURGOIN, ex-stomatologiste, assistant des Hôpitaux de Paris.
D^r DARTIGUES, président-fondateur de l'Union médicale latine.
D^r DYE, de l'Institut de médecine coloniale de Paris.
Pierre FROUMENT, biologiste.
Gabriel GOSRON, homme de lettres.
Marcel HERVIEU, ex-rédacteur de *Je sais tout* et de *Vivre d'abord* !
Pasteur Henri HUCHET, M. P. C.
KESTENS, lieutenant général de l'Armée belge.
Lucien LE FOYER, ancien député de Paris, vice-président du Bureau inter-
national de la Paix et président du Conseil national de la Paix.
D^r LAIGNEZ-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
D^r LÉGRAIN, médecin en chef honoraire des Asiles d'aliénés, membre du
Conseil supérieur de l'Assistance publique.
D^r H. de MARVILLE, ex-chirurgien chef de l'Hôpital de San-Francisco.
Henri NADEL, inspecteur général des Bibliothèques.
D^r PATHAULT, ancien interne des Hôpitaux de Paris.
Gaston RICHARD, professeur honoraire de Sociologie à l'Université de
Bordeaux, président d'honneur de l'Institut International de Sociologie.
D^r Charles RICHET, membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Institut
(ancien président du M.S.V.)
D^r Robert SOREL, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ex-chirurgien des
Hôpitaux du Havre.
D^r G. SIMIONESCO, médecin chef du Dispensaire Marie-de-Roumanie,
secrétaire général de la Société internationale de recherches contre la
Tuberculose et le Cancer.
D^r Paul VIGNÉ-D'OTON, homme de lettres, ancien député.
Maurice de WALEFFE, secrétaire général de la Presse latine.

D^r Johan ALMKVIST, professeur à la Faculté de Médecine de Stockholm.
D^r ARAMA-MICHEL, professeur à l'Ecole de Chirurgie dentaire.
D^r Géo BELTRAMI, professeur à l'Ecole de Médecine de Marseille, docteur
en Droit.
D^r Paul BLUM, ancien chef de clinique de la Faculté, médecin assistant
de l'Hôpital Saint-Louis.
D^r Maurice BONNARD, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
D^r Jules BOUCHÉZ, ex-interne des Hôpitaux.
D^r BRAUN, ex-médecin de l'Hôpital français de Londres.
D^r André BRUNEL.
D^r CHERCHÈVE, stomatologiste.
D^r J. CLAIR, médecin chef du Sanatorium de Sylvabelle.
D^r Marius DUMESNIL.
D^r ESTÈVE, publiciste médical.
D^r FAUVEL, directeur de l'Institut d'autosuggestion de Paris.
D^r Ch. GUILBERT, anc. chef de laboratoire des Hôpitaux de Paris.
D^r Norman HARE, Ch. M. M., président de *Sex Education Society*, Londres.
D^r HERSCOVICI, membre de la Commission d'hygiène du Département de la
Seine, correspondant national de la Société d'Anatomie comparée.
D^r LAURENS, ex-interne des Hôpitaux de Paris.

D^r Gaston LAURET, chirurgien, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
D^r Raymond LÉVY, dermatologiste des Hôpitaux.
D^r Pierre MÉNARD, professeur à l'Ecole de Psychologie.
D^r L. OBSEDAT, médecin stomatologiste, ancien externe des Hôpitaux de
Clermont-Ferrand.
D^r PASSARINI, médecin en colonisation.
D^r PIGEANNE, externe des Hôpitaux de Bordeaux.
D^r Théo ROUX DE LAROCHE, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
D^r P. RUSSO, docteur ès sciences naturelles, ingénieur hydro-géologue.
D^r SCHMIDT, docteur ès sciences physiques.
D^r G. SIAUVE-EVASTY, ex-interne des Hôpitaux, ex-chef de Clinique, chirurgien
de la Faculté de Lille.
D^r Pierre VACHET.
D^r Marcel VIARD, professeur à l'Ecole supérieure d'Anthropobiologie.

PERSONNALITES

René ARBURGER, amiral, ingénieur mécanicien général de la Marine.
L. BARQUISSEAU, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Lucien BLOCH-LARROQUE, attaché au Centre de Psychiatrie.
Charles-Auguste BONTEMPS, homme de lettres, journaliste, orateur, ex-réda-
cteur en chef de *Vivre d'abord* !
Victor BOUIN, président de l'Association internationale de la Presse sportive,
président d'honneur de la Presse sportive belge.
Georges BOUSSENOT, ancien ministre, ancien député de La Réunion, délégué
de l'Union française, président d'honneur du Syndicat de la Presse
coloniale française.
Félix CHEVRIER, vice-président de l'Association professionnelle de la Presse
républicaine, président d'honneur de l'Union fraternelle des Vosgiens
de Paris.
Henri CHOMET, directeur de *La Revue du Centre*.
F.-H. DISSEN, secrétaire de la revue hollandaise *De Zonnewijzer*.
Comte d'ESPEE DE LA HIRE (Jean de La Hire), homme de lettres.
Ed. FANKHAUSER, directeur de la revue suisse *Die Neue Zeit*.
André de FOUQUIÈRES.
Justin GODART, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine.
S. A. le prince de KAPURTHALA.
Marc LANVAL, docteur ès sciences sociales (U. L. B.)
Gérard de LACAZE-DUTHIERS, homme de lettres, grand-prix de l'Académie
française.
ALBERT LECOCQ, président du « Club du Soleil ».
Fernand LÉGER, artiste peintre.
Commandant Yves LE PRIEUR, de l'Académie de Marine.
Jean LETORT, avocat, rédacteur en chef des *Archives du Droit médical*.
Commandant MAGNIER, ancien capitaine de vaisseau.
MALKOVSKY, professeur de rythmique.
Yves MONTEL, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
E. MOSSÉ, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Pierre PRUVOST, professeur à l'Université de Lille.
André de RICHAUD, homme de lettres.
Louis-Charles ROYER, homme de lettres.
Arsène ROZÉ, avocat à la Cour d'Appel d'Alger.
Théodore VALENSI, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

LA LEÇON D'UNE CATASTROPHE... NORMALE

par KIENNÉ DE MONGEOT

"LA course automobile des 24 heures du Mans a lieu dans quelques jours. Elle a le don de passionner non seulement les spécialistes mais le grand public par l'étonnante combinaison d'une compétition technique mettant à l'épreuve la résistance des voitures et d'un test mesurant la résistance physique et morale des conducteurs. D'où les leçons, les riches leçons techniques et humaines qu'on peut en tirer. » (André Siegfried, *Le Figaro*, 8 juin.)

« Effroyable bilan de la catastrophe : 80 morts, 105 blessés. »

« La grande vitesse, c'est le domaine de l'exploration. Faut-il, à la recherche des meilleurs pneus, du meilleur moteur, des meilleurs freins, du meilleur ensemble, continuer à sacrifier des victimes en fixant les yeux sur l'avenir et le salut que le progrès peut apporter aux générations futures ? Sans doute, si les victimes se limitent à ceux qui acceptent le jeu, ses triomphes et ses périls. » (M. D. *Le Figaro*, 13 juin.)

« Le prix payé en échange du progrès scientifique accompli n'est-il pas trop élevé ? » demandait le *Times*.

Ce prix ne serait pas trop élevé s'il contribuait réellement au bonheur du genre humain, à son mieux-être, à son perfectionnement physique et moral : à l'élévation des individus sur tous les plans de leur personnalité. Il n'en est malheureusement rien.

M. André Siegfried possède un esprit universel et une vaste intelligence. Il est justement admiré et pas assez écouté. Comment a-t-il pu écrire « ...l'étonnante combinaison d'une compétition technique mettant à l'épreuve la résistance des voitures et d'un test mesurant la résistance physique et morale des conducteurs. » ?

La vitesse est nulle et sans intérêt puisqu'elle se détruit elle-même.

« La résistance physique et morale des conducteurs ! La résistance de la machine humaine ? La guerre nous a donné maintes occasions d'en juger.

Les Allemands, entre 1939 et 1944, pensant qu'il était humain de sacrifier quelques ennemis pour trouver les moyens de sauver un grand nombre de leurs compatriotes, n'hésitaient pas à tenter des expériences atroces qui devaient, de surcroît, servir la science.

La résistance physique et morale des humains ? Il n'est point nécessaire d'organiser des courses automobiles pour l'étudier. Il n'est pas de jour où quelques événements ne nous permettent de la constater.

Des martyrs héroïques autant que modestes, se sont offerts et s'offrent en holocaustes à la science dans l'ombre des laboratoires pour sauver de la souffrance et de la mort leurs contemporains. Ceux-là, tout autant que les conducteurs des automobiles de courses, vont jusqu'au bout de la résistance humaine et du courage moral. Et cela, pas seulement pendant 24 heures, mais pendant de longues, de très longues années, et quotidiennement, sachant pertinemment le sort qui les attend ; ne le risquant pas car ils sont sûrs de ne pouvoir y échapper.

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance d'un de ces hommes admirables, je veux parler du radiologue Vaillant. Le Grand public ne le connaît pas, la Grande presse ne lui ayant jamais consacré de Gros titres sur six colonnes ! Cependant, on commença par couper un doigt à ce martyr de la science, ensuite plusieurs, puis la main, enfin les bras !

Sur le visage de ce martyr, de cet HOMME, aucun rictus d'amertume ; un sourire très doux illuminait ses traits placides.

Je ne sais si son martyr VOLONTAIRE a appris jusqu'où peut aller la « résistance physique » ; mais je pense que l'on sait jusqu'où va le « courage moral » d'un homme épris d'un noble idéal.



« Faut-il, à la recherche des meilleurs pneus, du meilleur moteur, des meilleurs freins, du meilleur ensemble, continuer à sacrifier des victimes en fixant les yeux sur l'avenir et le salut que le progrès peut apporter aux générations futures ? » (M.D.)

Il est sûr que ce progrès rendra la prochaine guerre plus effroyable et plus meurtrière.

Tant que le progrès matériel ne sera pas dominé par le progrès

moral de l'humanité, tant qu'il ne sera pas sous sa dépendance absolue, il sera vain.

Seule la sagesse peut donner aux hommes — qui, quoi qu'ils fassent, ne sortiront jamais de leur humaine condition — plus de bonheur de vivre.

Le docteur Alexis Carrel, cet autre « inconnu » du Grand public, a écrit, dans « L'Homme, cet inconnu » :

« Le développement d'êtres humains complets doit être le but de nos efforts. Sur eux seulement peut s'édifier une civilisation solide. (p. 165)

Et que pense le docteur Carrel — qu'aurait-il pensé des 24 heures de Mans ? — de notre civilisation actuelle ?

« La possession, écrit-il (p. 181), de la richesse est tout, et justifie tout. Un homme riche, quoi qu'il fasse, qu'il jette sa femme vieillie au rebut, qu'il abandonne sa mère sans secours, qu'il vole ceux qui lui ont confié leur argent, garde toujours la considération de ses amis.

« Les pasteurs ont rationalisé la religion. Ils n'ont pas réussi cependant à attirer à eux les hommes modernes. Dans leurs églises à demi vides, ils prêchent en vain une faible morale. Ils se sont réduits au rôle de gendarmes qui aident à conserver dans l'intérêt des riches, les cadres de la société actuelle. Ou bien, à l'exemple des politiciens, ils flattent la sentimentalité à l'insouciance des masses.

« Il est presque impossible à l'homme moderne de se défendre contre cette atmosphère psychologique. »

La presse, la GRANDE, la radio, la télévision, le cinéma, agissent quotidiennement sur notre esprit et forment celui des enfants qui n'admirent rien tant que le conducteur d'un bolide qui va à 280 kilomètres à l'heure et leur conscience s'accoutume aux descriptions, combien détaillées ! des catastrophes sanglantes, telle celle du Mans, réduisant ainsi dans leur jugement, la valeur de la vie humaine !

Or, dit encore le docteur Carrel : « C'est le temps de la première enfance qui, naturellement, est le plus riche. Il doit être utilisé de toutes façons imaginables pour l'éducation. »

Était-ce bien la place des malheureuses petites victimes de ce sombre dimanche, au milieu de cette foule énervée, regardant passer les monstres mécaniques ? Était-ce là, pour elles, un spectacle sainement éducatif ?



Malgré le mauvais temps, un certain nombre d'adhérents se trouvait, ce funeste 12 juin, au Sparta-Club, dans le beau parc du château d'Aigremont. Après une semaine de dur labeur, de vie trépidante, ils venaient, ces adhérents pleins de sagesse, chercher le calme, l'air pur et la lumière au sein d'une nature reposante à laquelle ils venaient confier leur propre nature afin de la revivifier, de la rééquilibrer.

Ceux-là avaient su choisir entre le spectacle d'une course automobile, de ses émotions et des fatigues du déplacement sur les routes encombrées et deux jours de repos physique et de quiétude mentale.



Les gymnosophes — les vrais — admirent et pensent comme le docteur Alexis Carrel. Ils voudraient que ceux qui enseignent et renseignent le Grand public, au lieu de lui faire connaître et admirer le progrès matériel, lui apprenne à revenir à lui-même afin qu'il sache que :

« La restauration de l'homme dans l'harmonie de ses activités physiologiques et mentales changeront l'Univers. Car l'Univers modifie son visage suivant l'état de notre corps. Nous ne devons pas oublier qu'il est non seulement la réponse de notre système nerveux, de nos organes sensoriels, et de nos techniques, à une réalité extérieure qui nous est inconnue, et qui est probablement inconnaissable.

« Les dimensions de l'Univers grandiront nécessairement avec la force de nos activités organiques et mentales. » D' Carrel (p. 390).

Il est vain de chercher l'amélioration de la condition humaine hors de l'amélioration physique et mentale de l'être.

LA NUDITÉ

A TRAVERS LES AGES ⁽¹⁾

PAR HENRI NADEL

LES origines de l'espèce humaine sont obscures. L'homme a-t-il été créé adulte ? Est-il le fruit d'une longue évolution animale ? Nous n'avons pas à en discuter ici. Nous nous bornerons à constater l'accord sur un point des croyances adverses : nos plus lointains ancêtres vivaient nus.

Légendes et religions en témoignent aussi bien que les découvertes scientifiques.

Le texte de la Bible est dans toutes les mémoires :

« Adam et sa femme étaient nus tous deux, et ils n'en rougissaient point. » (1).

« Une majestueuse nudité les couvre, dit Milton (2) : on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être... Mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors : alors toute honte criminelle était inconnue. Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté ! Ah ! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchent nus ces deux grands époux dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu ni les regards des anges, car ils n'ont point la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple qui s'unit jamais dans les embrassements de l'amour : Adam, le meilleur de tous les hommes qui furent sa postérité ; Eve, la plus belle de toutes les femmes entre celles qui naquirent ses filles. »

De ce lointain âge d'or, les poètes, historiens des temps sans histoire, se sont souvenus. Hésiode et Ovide ont chanté ces jours d'innocence où « tous les humains vivaient comme des Dieux dans une sécurité profonde, sans chagrins, sans souffrances..., où l'on jouissait purement et doucement des biens les plus désirables » (3).

Nudité originelle, nudité sacrée, dont les peuples gardent un tel souvenir qu'elle leur paraît essentielle à tous les paradis.

On demandait à Mahomet comment seraient les bienheureux : « Nus et glabres, répondit le Prophète, les yeux enduits de collyre, âgés de trente-trois ans » (4).

Age, épilation et collyre à part, nos sculpteurs catholiques ne se représentent pas différemment les élus. On peut voir aux portails des cathédrales surgir la foule des ressuscités : ils sont nus. Parfois même, à Reims par exemple, les réprouvés sont vêtus, tandis que la nudité est réservée aux élus bienheureux que les anges portent dans le sein d'Abraham.

Saint Augustin n'évoquait-il pas une semblable vision quand il disait : « Un temps viendra où nous jouirons de la beauté seule, de notre beauté mutuelle, sans désir impur » (5).

Avec quelle éloquence ne célèbre-t-il pas l'harmonie de ces membres qui « concourent tous à la gloire de Dieu ! »

C'est une des traditions les mieux établies de l'Eglise

catholique d'associer la nudité à l'idée de la béatitude céleste. Michel-Ange s'y conformait lorsqu'il peignit son « Jugement dernier » au plafond de la Sixtine. Il est vrai que le pape Paul IV, dont l'intransigeance fut tant de fois funeste à l'Eglise, voulut détruire ce chef-d'œuvre et qu'il chargea Daniel di Volterra de voiler les sublimes nudités, ce qui valut à l'artiste le surnom de « braghettone ». Mais S. S. le pape Pie XI, justement indigné d'une telle « profanation », a fait enlever les caleçons, jugeant sans doute qu'il ne nous appartenait pas de reviser l'œuvre de deux grands artistes : Dieu et Michel-Ange.

Nudité bienheureuse, symbole d'innocence et d'allégresse, souvenir enchanté des jours lointains où l'homme n'était qu'une fleur, la plus belle, entre toutes les fleurs du jardin ; nudité divine, tu peuples nos rêves les plus purs. Et qui donc oserait concevoir un paradis en faux-col ?

Quel qu'ait été son berceau, c'est donc nu que l'homme est apparu sur la terre. « Nudus in nuda humo » disait Pline (6).

Sur ce point les philosophes sont d'accord avec les poètes et les théologiens.

Ecoutez Montaigne (7) :

« Je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se trouve naturellement équipé de suffisante couverture pour deffendre de l'injure du temps, aussi estions nous : mais comme ceulx qui esteignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons estinct nos propres moyens par les moyens empruntés. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aucune cognoissance de vestements, il s'en trouve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, et sous bien plus rude ciel que le nostre ; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient toujours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles ; à nos contadins (paysans), comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne faut

(1) Genèse, II, 25.

(2) Milton, « Le Paradis perdu », Trad. de Chateaubriand.

(3) Hésiode, « Les travaux et les jours ».

(4) « Le livre de la création et de l'histoire d'Abou-Zéid Ahmed ben Sahl El-Balkhi. Trad. Huart, Paris, Leroux, 1899.

(5) Saint Augustin, « La cité de Dieu », XXII. Trad. Moreau.

(6) « Nu sur la terre nue ». Pline. « Histoire naturelle », VII, I.

(7) Montaigne, « Les essais ». De l'usage de se vestir.

Louvre. Gladiateur combattant
« Quel qu'ait été son berceau, c'est donc nu que
l'homme est apparu sur la terre. NUDUS IN NUDA
HUMO, disait Pline. »

Photo Viollet





faire doute que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons... Je ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il veoyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat (gai) que tel qui se tient emmitonné dans les martes jusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, respondit-il, vous avez bien la face découverte : or moi, je suis tout face. »

Son contemporain, Pierre Charron, lui fait écho (1) : « Il y a grande apparence que la façon d'aller tout nuds, tenue encore par une grande partie du monde, soit l'originelle des hommes. »

Les découvertes archéologiques ont confirmé ces dires des philosophes.

Nous savons aujourd'hui que les hommes primitifs, réduits comme les animaux, faute d'armes, à la quête et à la cueillette, ne pouvaient se vêtir, car ils ne disposaient que de feuillages et d'infimes dépouilles (2).

Le coup de poing chelléen, la première arme qui nous soit connue, bloc grossier de silex éclaté, se prêtait encore mal à la préparation des peaux. D'ailleurs, le climat tiède rendait alors le vêtement superflu.

Il semblerait, par contre, qu'à l'époque moustérienne le froid ait dû inciter les hommes à se vêtir. Rien ne prouve cependant qu'il en fut ainsi. Sans doute la présence de racloirs dans l'outillage moustérien laisse supposer que les habitants des cavernes avaient appris à préparer les peaux et que, par conséquent, ils pouvaient s'en couvrir, au moins dans les plus grands froids, mais tous les dessins de l'âge du renne, sans exception, nous montrent des hommes entièrement nus. D'autre part, dans les sépultures, on trouve des flacons d'ocre qui indiquent que leurs possesseurs se peignaient le corps, coutume encore suivie de nos jours par de nombreux peuples et qui implique que le rôle des vêtements, s'ils existent, est très limité.

A qui s'étonnera de cette nudité, au moins relative, sous un climat beaucoup plus rude que le nôtre, nous ferons remarquer que les Fuégiens s'en accommodent fort bien (3). Il est vraisemblable, d'ailleurs, que les Troglodytes de l'âge du renne étaient recouverts d'un pelage assez abondant.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à partir des temps néolithiques que les traces de vêtements apparaissent. Nous rechercherons dans un chapitre ultérieur (4), quand nous nous occuperons des origines de la pudeur, les causes qui ont amené l'homme à se vêtir.

Remarquons simplement ici que le rôle du vêtement est triple : il protège, il pare, il voile.

La parure, qui semble vaine à nos moralistes, est tenue, au contraire, comme essentielle par le primitif. Les troglodytes portaient des colliers, des bracelets, des ceintures, des résilles faites de coquillages et de dents d'animaux. Des bijoux, tel fut sans doute le premier vêtement des hommes.

L'invention des aiguilles en os, à l'époque solutréenne, permit au troglodyte de coudre les peaux de bêtes et de mieux se protéger ainsi du froid qui allait devenir de plus

(1) Charron, « De la sagesse », 1, 7.

(2) Cf. Bourdeau, « Histoire de l'habillement », Déchelette, « Manuel d'archéologie préhistorique ».

(3) Cf. « Le nu et la morale ». A paraître aux éditions de « Vivre ».

(4) Cf. Déchelette, op. cit., 161 et seq.

« On demandait à Mahomet comment seraient les bienheureux. « Nus et glabres, répondit le Prophète, les yeux enduits de collyre, âgés de trente-trois ans. »

Phot Colin R. Clark, A.R.P.S.



La danse est vieille comme le monde. Chez les Grecs elle faisait partie de l'éducation nationale. Elle est un moyen d'expression puissant. L'esprit se sert alors du corps pour exprimer ses pensées et ses émotions. Quel merveilleux spectacle quand la danseuse est nue sur le fond de verdure d'un beau parc !

Photo Bertram Park

en plus rigoureux à l'époque magdalénienne. Remarquons toutefois que nous sommes, là encore, réduits aux hypothèses. Les aiguilles en os pouvaient tout aussi bien servir à la confection de simples lanières chargées de coquillages ou à celle de récipients en cuir que rendait nécessaire l'absence de poteries (1).

Il faut parvenir à la période néolithique pour découvrir les premiers vestiges de tissus. Encore n'a-t-on trouvé, dans les palafittes de la Suisse, que de menus fragments dont on ne peut savoir l'usage. « Il nous faudra descendre jusqu'à la première partie de l'âge du bronze, dit Déchelette (2), pour rencontrer dans l'Europe préhistorique quelques spécimens de vêtements ».

On a trouvé, en effet, à Treenhoi (Danemark), le cercueil d'un guerrier dont le costume, parfaitement conservé, se composait d'un bonnet, d'un manteau de coupe circulaire, d'une tunique et de « deux petites pièces de laine qui servaient probablement à couvrir les jambes » (3).

Un cercueil de femme de la même époque a permis de se rendre compte que le costume féminin comportait alors une longue robe, un corsage court à manches, une coiffe en filet.

On sait d'autre part qu'en Crète, à la même période, les femmes portaient un corsage ajusté, une jupe en cloche.

Après des siècles et des millénaires de nudité absolue, puis relative, le couple humain nous apparaît donc tout à coup vêtu de vêtements qui diffèrent, en somme, assez peu des nôtres, du moins quant au costume féminin. La silhouette des Crétoises de l'âge du bronze ressemblait assez à celle des élégantes du premier Empire. (N'a-t-on pas donné le nom de « parisienne » à l'une des figures de Cnosse ?) Quant aux Scandinaves, beaucoup de paysannes portent aujourd'hui des vêtements analogues aux leurs.

Les Crétois, par contre, vivaient nus, ou presque. Ils portaient tantôt « une sorte de poche attachée à la ceinture et servant de suspension » (4), tantôt un pagne.

Tous les peuples de la Méditerranée ont connu l'usage du pagne. Sans doute avaient-ils besoin de protéger une partie du corps facilement vulnérable, mais cette explication ne suffit pas.

Il ne s'agit plus seulement de protection ni de parure,

(1) Cf. Déchelette, op. cit., 161 et seq.

(2) Déchelette, op. cit., 580. Les archéologues admettent que l'âge du bronze va de 2500 à 900 avant J.-C.

(3) Montelius-Reinach, « Temps préhistoriques », Suède, pp. 78-79, cité par Déchelette.

(4) Glotz, « La civilisation égéenne », p. 83 (La Renaissance du Livre).

mais de voile. Un facteur est intervenu qui jouera un rôle prépondérant dans l'histoire de la nudité humaine : le facteur religieux.

Pour bien le comprendre, il faut avoir présente à l'esprit la notion du **tabou**.

Voici la définition que donne Durkheim de ce mot (1) : « On appelle de ce nom un ensemble d'interdictions rituelles qui ont pour objet de prévenir les dangereux effets d'une contagion magique en empêchant tout contact entre une chose ou une catégorie de choses, où est censé résider un principe surnaturel, et d'autres qui n'ont pas ce même caractère ou qui ne l'ont pas au même degré ».

« Le mot, ajoute Durkheim, est emprunté à la langue polynésienne, mais la chose est universelle. »

Tous les peuples primitifs ont des tabous, objets dangereux dont on ne peut s'approcher qu'avec la plus grande circonspection, actes qu'il n'est permis de commettre qu'avec d'innombrables précautions. Une force magique réside en eux. Les braver, c'est s'exposer à la maladie, à la folie, à la mort.

Remarquons, en outre, que dans la notion de tabou sont encore associées deux idées que séparent les peuples civilisés : celle d'impur et celle de sacré.

Parmi les tabous les plus fréquents, citons : les cadavres, la femme enceinte, la femme à l'époque des menstrues, etc.

Il n'est pas douteux que les organes sexuels n'aient aussi figuré au nombre des tabous chez les peuples égéens. Voilà pourquoi les Crétois apportent tant d'attention à les cacher.

C'est pour une raison semblable que les Crétoises sont vêtues. A vrai dire, leur corsage ne voile presque rien ; largement décolleté, il laisse généralement les seins nus,

mais toujours les hanches sont cachées, la jupe n'étant d'ailleurs qu'un pagne allongé.

La femme n'apparaît complètement nue que dans les cérémonies religieuses : ainsi dans le drame rituel de l'arrachage de l'arbuste sacré (2).

Dans la vie ordinaire, il ne lui est pas permis de laisser voir ce par quoi elle symbolise la fécondité.

C'est qu'en effet la plus grande divinité de l'Egée fut d'abord une femme dont l'idole trouvée à Phaistos accuse nettement les caractères sexuels : seins proéminents, flancs énormes, triangle sacré. Pourquoi les dames de Cnosse découvrent-elles leurs seins et cachent-elles leurs hanches ? G. Glotz, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, l'explique fort bien (3) :

« Les effluves magiques du corps divin produisent plus aisément des effets de fécondation quand rien ne s'interpose entre eux et l'être qui vient s'en imprégner ; mais, d'autre part, ils gardent mieux leur puissance virtuelle quand ils sont protégés contre une continuelle déperdition. La seconde de ces conceptions explique le costume des femmes ; elle s'applique tout aussi bien à la déesse. Il suffit, pour que toutes les sources de fécondité ne soient pas interceptées, que tous les indices du sexe ne soient pas invisibles : voilà pourquoi l'idole de l'Adalia laisse voir son nombril sous ses voiles. La mode crétoise du corsage laissant voir les seins nus n'a pas pu s'établir et durer sans correspondre à une idée religieuse, elle a été créée pour la déesse, et ce costume de cérémonie fut d'abord un costume rituel. »

Or, cette déesse-mère, on ne rencontre pas seulement en Crète ses idoles stéatopyges. La déesse chaldéenne Nana présente les mêmes caractéristiques. Et en Egypte avant les Pharaons, en Cilicie et jusque dans le bassin du Danube (4), on adorait de semblables divinités.

Il y a plus : dans la grotte de Brassempouy (Landes), un archéologue, Piette, a découvert des statuettes d'ivoire de l'époque aurignacienne ressemblant étrangement à celle de Phaistos. D'autres ont été trouvées à Willendorf (Basse-Autriche), à Grimaldi, près de Menton, à Savignans, province de Modène (Italie) (5).

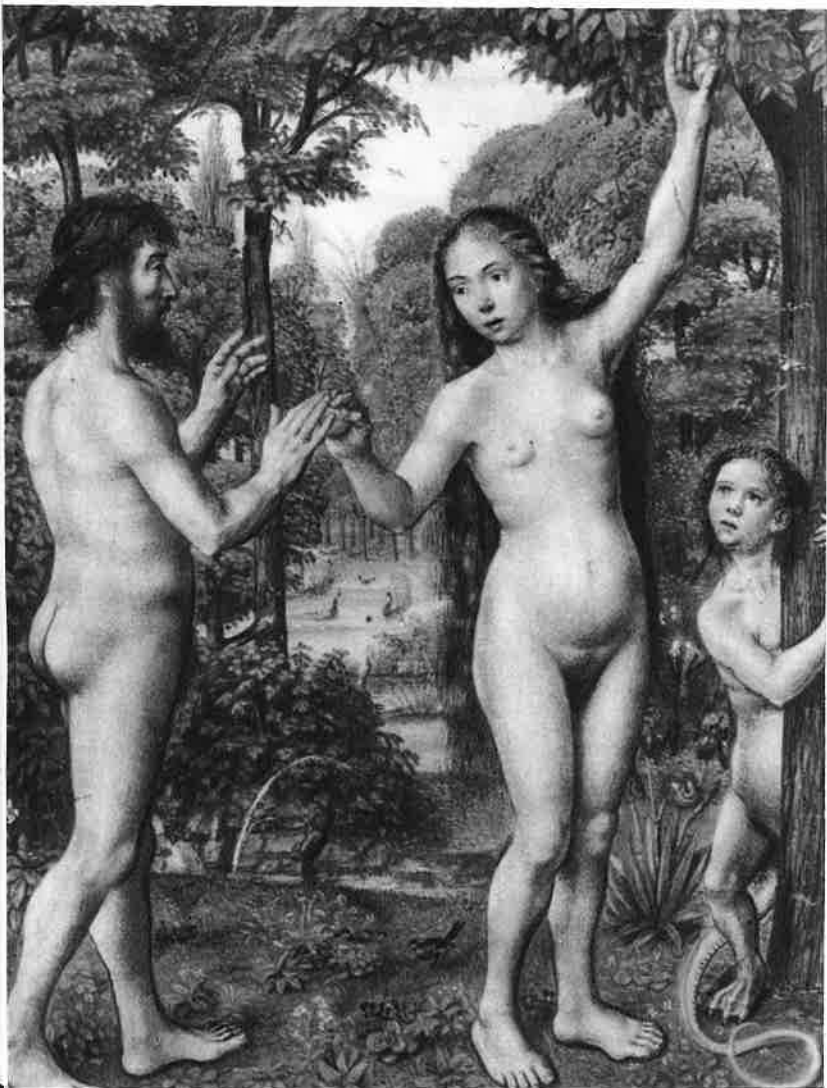
Toutes présentent le même développement des hanches, des seins et des parties génitales. Peu importe ici que ces statuettes aient reproduit « les caractères généraux de la plastique des modèles » (6) apparentés aux Boschimans. Le fait que les sculpteurs aurignaciens n'ont traité avec soin que les parties de caractère sexuel est suffisamment significatif. Il prouve que ces artistes avaient les mêmes préoccupations religieuses que les Egéens, les Babyloniens ou les Egyptiens primitifs.

Nous insistons sur ce fait parce qu'il est gros de conséquences. Les hommes peuvent oublier leurs dieux. Ceux-ci, de l'exil, n'en continuent pas moins de les commander.

Combien de nos contemporaines se doutent-elles qu'elles obéissent encore à la grossière idole des cavernes ?

C'est elle cependant, ou l'une de ses sœurs, qui, plus puissante que les couturiers, veille sur la mode féminine. Les plus fantaisistes, les plus audacieuses doivent se soumettre aux lois que déjà subissaient les élégantes minoennes.

Venise. Bibliothèque Saint-Marc. Miniature du XV^e s.
Adam et Eve et le serpent



(1) E. Durkheim, « La prohibition de l'inceste », in « L'année sociologique », 1897.

(2) Glotz, op. cit., p. 276. Le fétichisme.

(3) Glotz, op. cit., p. 282.

(4) Cf. J. de Morgan, « L'humanité préhistorique », p. 265 (La Renaissance du Livre).

(5) Cf. Goury, « Origine et évolution de l'homme » (Picard, 1927).

(6) Boule, « Les hommes fossiles » (Masson).



Photo Horst Greschik

« Fille du péché, pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté ! Ah ! vous avez banni de votre vie ce qui, seul, est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. » Milton.



Les modes de l'Egée, en effet, ne rappellent en rien celles des Grecques et des Romaines, mais tout au contraire celles de notre Occident, à tel point que Glotz a pu dire qu'elles « semblent parfois copiées sur les derniers modèles de Paris ».

« Du costume néolithique et peut-être paléolithique, ajoute le même auteur (1), sortirent, par un développement plus ou moins prompt, le costume minoen (ou égéen) et le costume moderne. »

Comment expliquer cette ressemblance, sinon par une origine commune ? C'est qu'en effet « bien avant l'âge du métal, les races destinées à vivre dans l'Egée et celles qui devaient peupler l'Europe occidentale s'habillaient pareillement » (2).

La similitude des croyances imposait la similitude des vêtements. Et par suite de la loi, bien connue des historiens, dite de perpétuité du rite (3), l'horreur sacrée de la nudité sexuelle s'est transmise héréditairement.

L'idole aurignacienne a perdu ses adorateurs (on ne la rencontre plus dès la période magdalénienne), mais la signification d'un rite peut s'oublier, il ne s'en perpétue pas moins, quitte à prendre une nouvelle signification.

C'est ainsi que nous nous astreignons à porter des vêtements rituels en croyant obéir aux lois d'une pudeur naturelle ou à celles du christianisme.

(1) Glotz, op. cit., p. 88.

(2) Id.

(3) Cf. Goury, op. cit. p. 346.

(à suivre).



Rodin. Le baiser.

BUENOS AIRES

1955

PAR LE DOCTEUR P. RUSSO

que la prostitution clandestine font fausse route, parce que pour l'une comme pour l'autre, la sexualité hors mariage est tenue pour honteuse, immorale, alors que tout au contraire, l'idée de « bonnes mœurs » est devenue chez nous synonyme essentiellement non pas de courtoisie et d'honnêteté, de douceur et de civilité, mais d'abstention de toute activité sexuelle hors mariage. Pour qui pense de cette façon, le certificat exigé semble paradoxal. Il ne l'est plus si « bonnes mœurs » est pris dans son sens étymologique pur, c'est-à-dire « comportement tendant au bien social ».

Suivant mon correspondant de Buenos-Aires, cette institution tend à réaliser en fait la suppression de la prostitution. Vouloir la supprimer par l'interdiction, comme on l'avait tenté, est signe d'une incroyable naïveté. Pourquoi ne pas aussi interdire de manger afin d'éviter la misère. C'est à peu près de même acabit que se montre l'interdiction sexuelle. Dans le building de caresses, on viendra en tenue correcte, avec des façons décentes, en gens de bonne compagnie et on y fera des échanges de caresses comme on eût fait en un restaurant un dîner entre gens sympathisant. Le caractère de honte, de clandestinité, d'opprobre, attaché aux actes sexuels, qui demeurent tenus pour fautifs si « le mariage n'en ôte le péché » (La Précaution inutile) disparaît, et celui de basse vénalité, de prostitution disparaît également, car nul ne contestera que s'il est inconcevable qu'un peintre puisse, sans être tenu pour basement vénal, demander pour une croûte une somme élevée, il ne viendrait à l'esprit de personne de reprocher à un artiste véritable de recevoir pour la satisfaction donnée par son œuvre, des manifestations de reconnaissance. La vénalité est proprement le fait de vendre ses activités au lieu de les réaliser sans s'occuper d'en tirer profit. Si un profit en résulte, mais qu'il n'ait pas été recherché, il n'y a pas vénalité. L'avocat le médecin, le peintre, le dramaturge qui supputent ce qu'ils obtiendront à la suite de leurs activités sont atteints de vénalité. Ceux qui font d'abord ce qui importe pour réaliser du travail bien fait puis acceptent ce qu'on leur remet en remerciement, ne le sont pas.

C'est là ce qui distingue aussi la prostituée, qui vend ses caresses, de la courtisane qui caresse qui lui plaît et accepte ensuite un don de remerciement, et mieux encore celle qui caresse qui lui plaît et accepte avec la même satisfaction un sourire ou un diamant, pourvu que l'un et l'autre marquent reconnaissance. Mais le comportement de la seconde implique des sentiments élevés, de la distinction, elle ne sera certainement ni vulgaire, ni populacière : il y a incompatibilité entre la discrétion, la distinction et l'élégance d'une part, et la tenue tapageuse, les manières négligées de l'autre. Ces dernières ne doivent donc pas être admises dans le building de Buenos-Aires.

En somme, dit mon correspondant, les personnes qui s'y rendent doivent traiter les activités sexuelles avec éle-

PAR deux voies différentes et presque au même moment, me parvenait ces jours derniers la nouvelle d'une importante décision prise en Argentine. Il s'agit de la création à Buenos-Aires d'un vaste et somptueux building destiné à l'exercice des activités sexuelles des personnes qui, pour diverses raisons, ne désirent pas les exercer à domicile. Un de mes confrères de Buenos-Aires m'en avisait le même jour que la Radiodiffusion française consacrait une émission à cette décision de l'Etat argentin.

Les commentaires de chacun des deux sur cet événement éclairent plusieurs faits notables. D'abord le médecin s'y montre entièrement favorable pour des raisons que j'indiquerai plus loin. D'autre part, la Radiodiffusion, bien que faisant une part aux tabous sexuels habituels, montre cependant, par son comportement, qu'une évolution s'est produite dans l'esprit du public. Le speaker, qui jadis eût dû, pour se conformer au goût des auditeurs, se hérissier devant cette reconnaissance officielle des activités sexuelles libres, s'est simplement étonné de voir que fussent exigés pour les dames désirant venir en ce bâtiment exercer avec un partenaire masculin des activités sexuelles « une tenue correcte » et « un certificat de bonne vie et mœurs ». Mais en fait, si ce bâtiment a été créé, c'est que l'on a enfin compris, en Argentine, ce qu'on ne veut pas comprendre ailleurs, à savoir que, aussi bien la maison de tolérance surveillée

gance et respect, comme des activités artistiques, et non pas y voir une activité basse et commerciale, mais un ensemble de comportements de beauté, une forme de l'esthétique. Il est donc tout naturel qu'elles soient obligées à ne rien faire qui rabaisse ces activités à un niveau animal et débraillé.

Nous voilà bien loin de l'idée que l'on se fait chez nous des activités sexuelles hors mariage. Plus ici de mépris et d'idée de déchéance. La courtisane est une artiste qui exerce son art ouvertement et élégamment.

Personnellement, je ne puis m'empêcher de comparer une telle conception de la sexualité à celle que décrit Aldous Huxley dans son « Meilleur des mondes », où il nous montre une société future, dégagée des tabous sexuels et où la parthénogénèse et la reproduction par scissiparité ont supprimé les liens familiaux, où la sexualité est considérée comme une activité agréable au même titre que la musique, le jeu de golf, l'absorption de liqueurs savoureuses ou la contemplation de belles peintures. Dans le monde de Huxley, les naissances n'ont plus aucun rapport avec la sexualité, puisque les humains naissent d'œufs cultivés in vitro, sans père ni mère. Automatiquement tous les tabous sexuels disparaissent donc et la sexualité demeure étrangère à tout ce qui actuellement en fait une activité à incidences sociales multiples expliquant la plupart des façons de voir qui existent usuellement à son sujet. Sans filiation, pas de mariage, qui ne répondrait à rien. Mais assurément, même sans reproduction asexuée, il est parfaitement possible de concevoir la sexualité dégagée de toutes entraves, alors même que le mariage subsiste pour assurer l'existence d'un

foyer indispensable à l'élevage et à l'éducation des enfants. Si l'on supprimait la jalousie, le désir de possession exclusive, tout pourrait se passer comme dans le monde de Huxley, un échange de caresses aurait une signification comparable à un échange d'idées sur un sujet littéraire, artistique ou philosophique.

Il semble que ce soit dans cet ordre d'idées que l'on puisse le mieux comprendre la décision du Gouvernement argentin.

Mais le speaker de la Radio ne nous a fait entendre aucun essai d'explication. Il a simplement énoncé avec un étonnement amusé cette innovation. Certes, comme je l'ai dit, il n'a pas explosé de vertueuse indignation, comme il eût été de bon ton, il y a peu d'années encore. Donc il y a là indication d'un esprit de tolérance indiscutable. Mais il manque encore ce sans quoi rien n'a de valeur : la recherche des raisons du fait. Il n'y a pas eu l'indispensable question pour qu'un acte, une décision puissent être tenus pour valables : Pourquoi ?

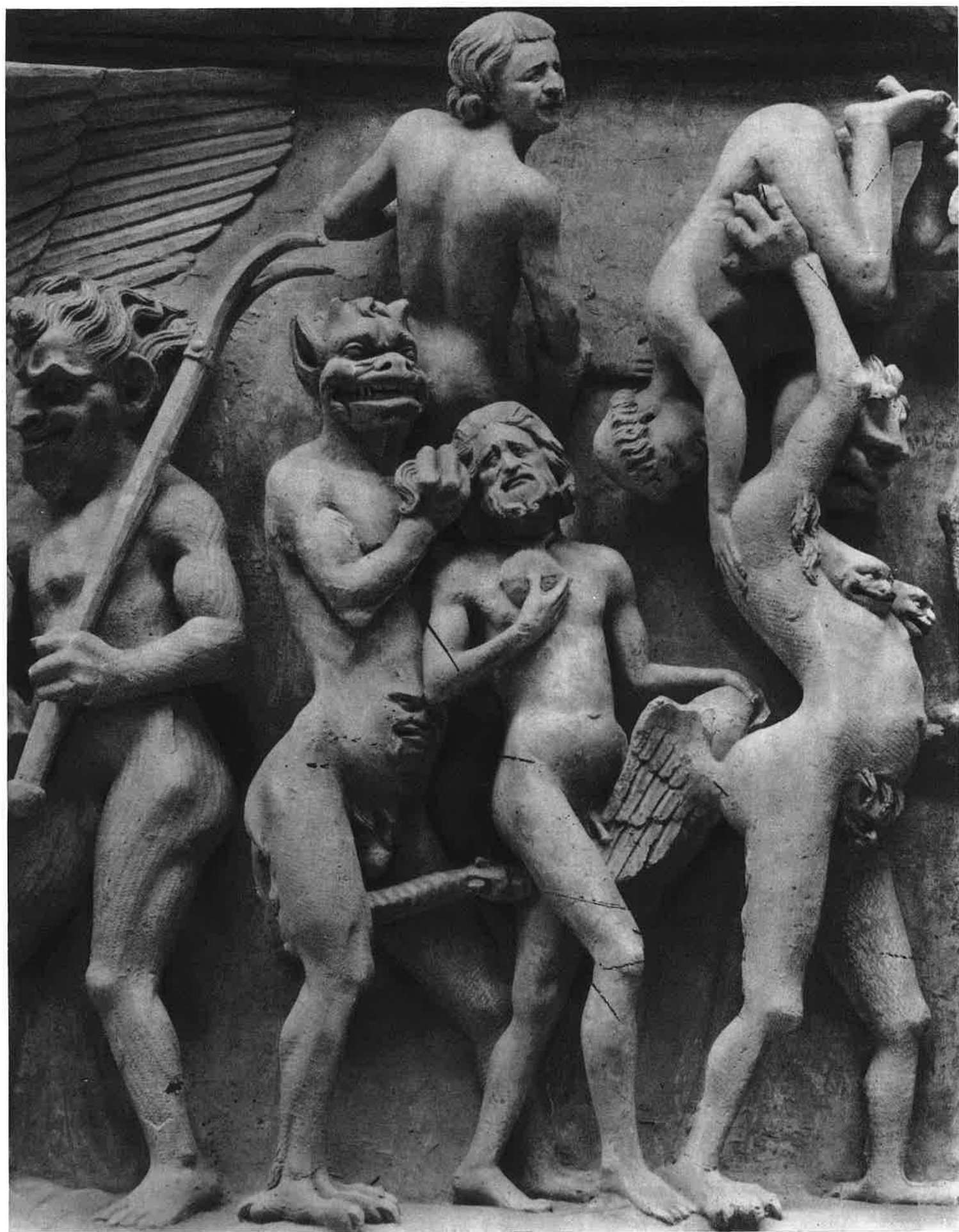
Ce n'est que le jour où l'on ne se contentera pas de constater des comportements différents de ceux auxquels nous sommes accoutumés, mais où l'on les analysera et cherchera leurs raisons d'être et leur utilité éventuelle, que nous cesserons de tenir pour des « sauvages » les gens qui vivent autrement que nous et commencerons à penser que leurs comportements ne sont pas nécessairement absurdes ou fautifs parce que différents des nôtres. Ce jour on ne dira plus : « Comment peut-on être Persan ? »

Télévision film production

La joie, une joie saine, une joie d'enfant s'exprime toujours chez les gymnosophes, heureux de vivre librement sans stupides contraintes. Cette joie contribue comme les bains de lumière, d'air et d'eau, comme les exercices physiques, au maintien et à l'amélioration de la santé physique et morale.

Photo Werner Kunz





LE TERRORODACTYLE

par Jacques PEHELLE



NOUS n'avons pas connu l'époque des dinosaures. Les bipèdes chétifs qui, en même temps que la flamme fragile de leur feu, entretenaient déjà en eux, obscurément, un feu étrange dont leur regard brillait, étaient leurs contemporains. Et parce qu'en eux vacillait déjà cette flamme fragile de la pensée, nous pouvons sans doute supposer qu'avec eux commença la peur dans le monde.

La peur des grands monstres, celle du feu, du tonnerre, de la foudre, ont fait aujourd'hui place à des peurs qui leur ressemblent étrangement.

Les grandes frayeurs moyenâgeuses à fondement religieux ont fait place à des terreurs plus planétaires, mais qui n'ont pas trouvé comme victimes des sujets tellement plus évolués par rapport à elles.

Car si l'on savait regarder, on verrait les stigmates de la peur marqués sur tous les visages ; des visages de coupables qui attendent leur condamnation, des masques de peur panique qui figurent des fresques de jugement dernier, et que nos yeux trop habitués ne savent plus voir.

Seul le visage des jeunes, très jeunes enfants ne porte pas cette marque.

Ce qu'on pourrait appeler la grande peur du vingtième siècle est un fait qui ne semble guère contestable. Il n'est du reste qu'un des aspects, mais maintenant au paroxysme, de la perpétuelle peur humaine, contre laquelle aucun effort sérieux n'a jamais été tenté. Il semblerait même que dans bien des domaines, elle ait été exploitée à des fins qui n'honorent pas l'humanité.

Les religions en général semblent lourdement responsables dans ce domaine. Elles ont usé et abusé de la peur. La crainte de l'éternel châtement poursuit l'homme, même celui qui se prétend le plus dégagé de ces craintes. L'imagerie médiévale des démons cornus hante encore trop d'esprits. On enseigne que le sage pêche sept fois le jour, que l'enfer est pavé d'excellentes intentions, ou que l'assurance de l'éternelle béatitude ne peut être donnée qu'aux prédestinés. Et en attendant de voir se réaliser ces perspectives, le croyant vit dans le monde du péché dont on l'environne terrifièrement.

Dans toute religion, peu ou prou, on retrouverait ce schéma.

Elles ont fait de la peur leur mur de fondation, leur meilleur outil de travail, leur plus sûre assurance quant à la fidélité de leurs fidèles, alors que leurs fondateurs ont en général plutôt développé des doctrines de paix, de lumière et d'immense espérance.

L'humanité vit en général rongée par l'idée d'une faute

Cathédrale de Bourges. Tympan représentant les damnés livrés aux diables qui les tortureront éternellement. L'enfer nous est décrit toujours avec un pathétique atroce qui parle vivement à l'imagination et fait craindre aux esprits inquiets et craintifs la mort au point de les empêcher de vivre normalement.

Photo Viollet

originelle, qui se transmet comme une sorte de cancer héréditaire et ne saute aucune génération : elle repose sur la croyance à une faute charnelle, commise par les premiers humains. Cette croyance a entaché la chair, la nécessite d'une façon essentiellement peccamineuse, multiplie le péché dans l'homme croyant, le transforme en péché ambulant terrorisé par sa propre souillure, effrayé de rencontrer dans l'autre l'occasion lointaine ou prochaine, mais toujours présente, de péché.

Pourtant, il ne semble pas que le péché existe en dehors de l'homme : car dans la création, rien ne lui ressemble : mais il est peut-être permis de penser qu'il s'agit là d'une production de l'homme en tant qu'il est habité par l'esprit du mal. Et si nous devons croire à cet esprit nous aurons la preuve de son existence dans ce pouvoir luciférien que possède l'homme de transformer toute créature en occasion possible de péché : l'homme a suffisamment de conscience pour avoir inventé le péché, pas assez pour vivre au delà de lui, et le laisser dans l'arrière-pays où sont entreposées les autres vieilles terreurs déjà surmontées par l'humanité. Il ne saurait y avoir de plus noble but et de devoir plus urgent que d'œuvrer, en commençant sur soi-même, à cette libération. Le Christ est venu pour nous délivrer avec le prix du sang : " Délivrez-nous du mal ". Mais il ne semble pas que grand monde ait compris ce que cela voulait dire.

Il pourrait peut-être bien en être ainsi de toutes les peurs. Il est certainement très vrai que nous avons en nous les moyens suffisants pour barrer la route à la maladie : seulement, nous ne savons pas les utiliser, personne ne nous l'a appris : et très souvent, nous ne voulons même pas croire à leur existence : le spectre de la maladie tient une place prépondérante au point que les Etats eux-mêmes créent des organismes d'assurance qui ne sont autres que l'expression sociale d'une peur collective. Au lieu de se former, par une vie appropriée, un psychisme et un corps capables de ne plus offrir la moindre fissure aux agents de destruction, l'homme invente des remèdes, bâtit des hôpitaux, des sanatoria, des asiles, construit des usines de produits pharmaceutiques, pour guérir les maladies sans assurance de succès, il investit là des capitaux qu'il serait sans aucun doute préférable d'employer à des institutions ayant pour but d'apprendre à l'homme à ne plus être malade.

Car chaque nouveau remède inventé et utilisé est une concession nouvelle faite à la peur. L'humanité a connu les grandes terreurs de la peste, du choléra, de la lèpre... les remèdes, l'hygiène ont vaincu ces maladies ou les ont fait disparaître. Mais ils n'ont pas déraciné la peur du cœur de l'homme ; ils vaincront certainement la tuberculose et le cancer, laissant l'homme aussi faible devant les maladies des temps futurs. La science combat l'envahisseur, le refoule, l'écrase même, mais ne construit pas dans l'homme les fortifications à l'abri desquelles il ne connaîtrait plus la peur : comme si les Hollandais pompaient l'eau, mais oubliaient de construire les digues.

Il y a aussi la peur de tous les accidents possibles. Le dieu Vitesse, qui pourrait ne bien être qu'une des formes du néant, exige de l'humanité, bon an, mal an, un tribut toujours plus lourd ; et les humains, crispés d'angoisse, malgré l'air désinvolte du dompteur, caressant eux aussi les nickels des bolides, entassent dedans leurs familles et leurs passagers, rongés de la trouille intense, acide, laminante de percuter le platane, d'emboutir l'autre rapide, ou de se désintégrer en plein vol.

On démontrera peut-être scientifiquement un jour que les possibilités de catastrophe croissent comme le carré ou le cube de la peur de ceux qui en envisagent la possibilité : il nous est permis d'incliner à le penser. Mais ce que nous pouvons tenir comme plus certain, c'est que ce goût morbide de la vitesse pourrait bien être uniquement un travestissement de la peur, un moyen enfin trouvé d'aller plus vite qu'elle, de l'oublier comme on oublie dans l'ivresse. On va vite vers quoi, vers où ? pour pouvoir aller ailleurs ? et après ? ne serait-ce pas plutôt pour fuir la peur, qui du reste colle toujours aux carrosseries, pour si vite qu'elles aillent ? et qui se rappelle à notre bon souvenir dans la fraction de seconde où le platane surgit devant les pare-chocs, pour nous présenter à la mort, peur suprême...

La mort qui chez nous suppose le noir, les voiles, le crêpe, la lueur agonisante des cierges vacillants, le catafalque, les larmes d'argent sur le drap funèbre, les têtes de mort peintes sur carton-pâte, et toute cette mascarade odieusement comique des enterrements...

D'autant plus odieuse qu'on la fait souvent se dérouler au nom de Celui qui, déjà vainqueur de la mort, fut porté au tombeau dans un simple linceul... car il est moins fatigant pour l'esprit de broser devant les fidèles des fresques de géhenne et de jugement dernier, plutôt que de s'exposer aux dangers de questions trop intelligentes sur la résurrection des corps et la vision béatifique. Et la note des sépultures est tellement confortable...

Il y aurait pourtant autre chose à faire...

Car maintenant la peur de la mort a revêtu la possibilité de l'anéantissement de l'humanité par le pouvoir technique de l'homme. Il ne nous appartient pas de dire si cette éventualité est sérieusement fondée : mais ce qui est certain, c'est qu'il règne dans la masse humaine une psychose de sa propre désintégration... Villon et ses contemporains étaient soulevés d'angoisse devant "...ces testes entassées en ces charniers...", devant la chair "dévorée et pourrie", devant les pendus se balançant au vent de Montfaucon, devant cette inexorable fatalité qui pèse sur les plus belles, sur les maîtres de requêtes, les écoliers et les truands : mais ce mystère qui le fait vibrer d'angoisse est moins anéantissant que cette perspective d'être à tout moment éventuellement transformé en chaleur et lumière, de répandre nos atomes dans l'illimité d'un impensable cosmos : pourrir dans un cercueil, cela rentrait dans les limites de nos terreurs : c'était bien dessiné et bien défini : on avait la consolation d'être un squelette... tandis que maintenant, nous ne serons même plus cendre et poussière, nous serons essentiellement désintégrés, et c'est cela le comble de la terreur humaine...

Mais le plus horrifant, c'est de constater qu'il y ait des entreprises d'information scientifiquement organisées, financièrement solides, techniquement parfaites pour propager cette peur, saisir le moindre fait et l'offrir en pâture à l'imagination malade de l'ensemble de l'humanité : et qu'il ne se trouve personne ayant les moyens suffisants de se faire entendre pour

enseigner que la mort est probablement une nouvelle naissance que les limites de notre actuelle intelligence ne nous permettent d'envisager que confusément.

En attendant, l'homme de quelque côté qu'il se tourne, rencontre la Peur : il n'y a pour lui de refuge nulle part, ni dans les religions, ni chez les autres, surtout pas en lui-même.

Pas chez les autres, parce que tout un chacun a peur de son semblable : ce qui, d'une certaine façon, expliquerait les gendarmes, les passages cloutés et les contrats de mariage. L'Enfer, c'est les autres, a-t-on dit... Il est vrai que dans l'autre, on a toujours peur de rencontrer Satan, celui qui n'attend que notre moindre fissure pour nous fouailler, nous broyer, nous triturer, nous faire rendre jusqu'à la dernière goutte de ce qu'il aura pu trouver en nous d'utile à ses propres intérêts. L'homme est bien un loup pour l'homme, mais chaque loup a peur des autres loups, car il sait bien que, dès qu'il donnera un signe de faiblesse, les autres croqueront jusqu'à ses propres os. Les autres ne peuvent pas être un refuge pour lui...

Il lui resterait lui-même : mais l'homme moderne, l'homme grégaire se fuit, parce qu'il se sait un gouffre où s'agite le pire : en lui, il ne trouve que contrastes, antagonismes, déchirements, haines, guerres... Il a une horrible peur d'être seul avec lui-même, et il sait bien qu'il est le dernier lieu du monde où il faut songer à se réfugier...

Le seul refuge qui lui reste, c'est la Peur elle-même, où il se complait parfois avec une volupté étrange, comme la fillette névrosée qui se penche au-dessus des abîmes pour jouir du frisson charnel de sa propre terreur.

La peur exerce sur nos contemporains une étrange fascination : ils savent bien qu'un jour ils mourront d'aller trop vite, de mener une vie malsaine ou de ne rien faire de positif pour empêcher les guerres... Mais ils continuent à se comporter comme si cela ne devait pas être, inéluctablement...

Les plus sensibles, les plus intelligents souvent, loin de fuir les autres et eux-mêmes, courent au contraire au-devant de l'épouvante et jouissent intensément de disséquer leurs fantômes, leurs spectres, de se les représenter et de nous les représenter en ne nous faisant grâce de rien.

Comme ils ont constaté qu'il n'y avait plus de refuge nulle part, ils se sont jetés délibérément au cœur même de la peur, au cœur de l'Enfer, et jouissent avec leurs démons des hallucinantes voluptés dont la fascination trouve sa raison d'être dans leur horreur même. Seulement, dans cette voie, inconsciemment, l'humanité se met en marche derrière eux.

Les grands Dinosaures sont morts. Mais les monstres engendrés par le cerveau humain sont d'une bien pire espèce... et parmi eux l'immense Terrodactyle joue les premiers rôles...

Qui donc saura le tuer ?

PENSÉES

Il n'existe pourtant qu'une seule manière de louer quoi que ce soit : c'est d'expliquer d'abord la nature de ce que l'on veut exalter, et d'exposer ensuite les effets qu'elle produit.

Tout génie tient le milieu entre ce qui est mortel et ce qui est divin.

La génération fait participer à ce qui est éternel et rend immortel tout être né mortel.

PLATON.

★

L'Homme n'est peut-être quelque chose qu'à la condition qu'il s'aperçoive qu'il n'est rien.

P.J. STAHL.

★

L'humanité ne trouvera le maximum de bonheur compatible avec sa nature, que par un retour à une existence plus normale et plus hygiénique, par un équilibre plus parfait du moral et du physique, selon l'éternel idéal grec : D'Ordre et de Mesure.

Docteur FOUGERAT de LASTOURS,
« L'Homme et la Lumière » (Ed. de Vivre).

Vivre ! Vivre d'abord ! Être sain de corps et d'esprit.
Aimer la vie intensément, telle devrait être la loi suprême.





QUESTIONS D'UN NAÏF

★ Je me demande pourquoi les femmes mariées, les mères de famille, les femmes sérieuses, en général, se mettent nues si simplement, alors que les grues et les coquettes font tant d'histoires pour suivre leur exemple ?



★ Je me demande pourquoi les jeunes filles vertueuses, une fois mariées, trompent si aisément leur époux tandis que celles qui ont eu un certain nombre d'amants deviennent vertueuses ?



★ Je me demande pourquoi les adversaires de la nudité, qui se considèrent comme des gens parfaitement moraux, craignent de se mettre nus, alors que les autres, qui n'ont aucune prétention morale, le font avec tant d'indifférence ?



★ Je me demande pourquoi le Christ, s'est fait baptiser entièrement nu en public et crucifier de même puisqu'il lui aurait été si facile de mettre dans l'esprit de ses contemporains l'idée de le recouvrir ?



★ — Papa, papa, viens voir !
— Quoi donc, mon enfant ?
— J'ai violé la bonne !

Je me demande pourquoi le père rosse d'importance son fils alors que lui, homme de science, rêve de violer des mondes inconnus et, de surcroît, la bonne, lui aussi ?

★ Je me demande, puisqu'on tient tant à la vie, pourquoi on gueule si fort en y faisant son apparition et pourquoi on pousse un soupir de soulagement en la quittant ?



★ Je me demande pourquoi on trouve beaux tous les morts. « Ils ont l'air si tranquille et heureux ! »

Pourquoi aussi on leur reconnaît, à partir du moment où ils ont quitté ce monde, toutes les qualités ?



★ Je me demande pourquoi les croyants cent pour cent parlent avec tant d'enthousiasme du Paradis et sont si peu pressés de s'y rendre ?



★ Il est aisé de faire le Mal (dit-on), malaisé de faire le Bien ; alors je me demande pourquoi les hommes, qui sont si malins, ne décrètent pas tout uniment que le Mal est le Bien et le Bien le Mal ?

Ainsi nous serions tous des saints et nos députés des apôtres.



★ Les amoureux s'embrassent sur la bouche, qui est mâle et femelle, avec du poil tout autour, comme un vrai sexe ; chez les dames d'un âge certain, avec un duvet, ce qui fait fillette ; je me demande, en conséquence, pourquoi la bouche ne porte pas un slip.



★ Je me demande pourquoi, récriminant sans cesse contre les duretés de l'existence, les hommes et les femmes font si volontiers des enfants ?

Et pourquoi, ne pouvant les loger, nos gouvernants, qui bientôt ne pourront plus les nourrir, nous incitent tant à en faire ?

Pourquoi aussi ils ne parviennent pas à éviter les guerres qui n'ont jamais été des moyens de repeuplement ?



Une splendide adhérente du Sparta-Club, de race provençale, toute sa parfaite morphologie l'indique. Je me demande pourquoi il est bien d'admirer une jolie fleur et mal de contempler avec bonheur une belle créature du bon Dieu telle qu'il a voulu qu'elle soit ?







Photo Bertram Park

De jolies femmes parmi de jolies fleurs. Quel ravissant spectacle ! Et l'une de ces jolies fleurs humaines arrose sa sœur en un geste gracieux. Heureux gymnosophes pour lesquels la nature est une source inépuisable de bonheur et de santé !

L'ART, LA SCIENCE ET LA GYMNASOPHIE

PAR LE DOCTEUR HERSCOVICI



LES mœurs, les langues, les religions et les arts, sont l'œuvre de l'homme, le témoignage de son activité, la matière même de son histoire. Un problème fort important que de relier et synthétiser cette diversité selon les temps et les lieux avec le caractère essentiel de la nature, qui est constante et uniforme. A nous limiter uniquement à tout ce qui a rapport direct avec l'amélioration et la perfection de la vie humaine, nous pouvons noter que les aspirations de l'homme sont fort étroitement liées aux nécessités de son existence

dont les plus impérieuses sont, sans conteste, le désir d'équilibre. Il ne peut y avoir de vie conforme à la raison sans la connaissance claire des faits, des circonstances et des conditions de la présence de l'homme au monde, et les choses sont bonnes seulement dans la mesure où elles contribuent au bien-être moral et physique de l'homme. Ainsi le destin de la vie se trace et s'efface à mesure que la vie se développe.

Plusieurs démarches peuvent être différenciées lors de l'orientation de l'esprit vers la nature, démarches qui reposent sur des caractéristiques déterminées, notre étude s'efforce de trouver les points de repère de leur jonction et de leur unité.

Quel est le but de la science (que nous considérons comme la première démarche) sinon de scruter l'équilibre des forces naturelles et les règles du jeu prodigieux qui se déploie à travers les espaces infinis et les temps que s'y déroulent, d'apporter un éclaircissement dans l'enchaînement des phénomènes de la vie et d'envisager la nature pour induire des lois

précises. L'art (la deuxième démarche) par contre, cherche à recevoir de la nature des qualités et des émotions. L'art, en somme, est la réalité de notre âme. L'art possède un élément qui n'est pas dans la science, c'est l'illusion. En effet, l'illusion de la vie est un des buts de l'art, l'autre c'est l'illusion de la vie dans le choix et dans la beauté, ce qui fait supposer que l'altération de la vérité dans l'art est l'exception, le respect de la vérité la règle. Par ce côté-là, la science est la base de l'art. L'artiste, dans la multitude des matières du monde extérieur, doit se remettre à celle qui lui convient effectivement. Le son est la matière du musicien comme la glaise celle du sculpteur. L'art crée donc un monde grandiose par un travail de longue haleine, est à la source d'un surcroît de spiritualité.

Alors que la science essaie d'extraire de la nature par l'expérience ou par une information minutieuse et variée, la structure des choses, le grand problème de la pensée de tout temps était de sonder la réalité mais sa grande sensation a toujours été l'irréel, le but de l'art est de chercher à dégager la beauté ou à réaliser le rythme harmonieux à travers et à l'aide des dissonances. Il est évident que l'art a contribué le plus au processus de la formation de la personnalité humaine. Car toute œuvre d'art, qu'il s'agisse de littérature, de musique, de peinture, sculpture ou architecture, implique une utilité sociale positive égale à celle de tous les autres produits. Aussi, un des effets de l'art est la discipline du corps par une considération d'objets sélectionnés.

La première démarche prouve le déterminisme nécessaire et constant en édifant à l'aide de spéculations subtiles et de références justifiables,

la seconde met les normes de l'équilibre final à des tendances contraires. La science s'efforce de systématiser dans l'ordre du temps et de l'espace, de saisir la cohésion intime et la nécessité de traduire une émotion et l'art exprime l'opposition entre la nécessité de traduire une émotion et les exigences de l'œuvre et veut réconcilier les contraires, afin que la beauté de la nature soit joie de la vie. L'expérience humaine par l'art offre d'une manière indiscutable qui est l'épreuve du beau, la vérification de la possibilité de la perfection, mais l'art reste limité.

Une autre démarche, c'est celle de la morale, dont l'idéal, l'idée directrice, définit les règles et les biens. La vie morale déploie un bien qui vaut pour tous, c'est le vrai et le bien qui nous font sortir du climat des intérêts étroits et privés. C'est seulement ainsi que nous pouvons et nous sommes capables de contempler cette vie dans sa totalité et dans ses valeurs permanentes. Elle risque de rester inactive, vouée à la mort et se dégradera de sa pureté intégrale sans le support des énergies d'expansion de l'esprit, sans la volonté d'une vie supérieure volontairement choisie.

La quatrième démarche serait, selon notre conviction, celle de la gymnosophie, qui concrétise et comprend dans ses cadres les trois premières. La gymnosophie essaie d'ouvrir une voie sur la destinée humaine, non pas de jeter un pont sur l'abîme de la dernière réalité mais de lui donner une solution pratique et féconde.

Alors que les premières démarches de la conscience portent sur les perspectives du passé, de l'avenir, vers la spatialité, la gymnosophie se tourne vers le présent, vers l'homme lui-même, sa vie, ses nécessités, ses possibilités, le moi étant supposé à l'origine de ce qui sera. Là encore, il s'agit d'un équilibre parfaitement individuel d'abord. L'esprit tend toujours vers l'idéal, pôle d'unité qui dépasse les limites de toutes les données et de même que la nature peut être sentie dans la qualité et l'émotion ou pensée dans la texture de ses conceptions, l'idéal peut être formel, intellectuellement déterminable, usant des règles de l'action, soit existentiel puisqu'il peut devenir la matière d'une épreuve dépassant l'abstrait.

La gymnosophie présente d'abord une conception actuelle, elle s'intéresse à la vie réelle de l'homme, à l'homme lui-même, ensuite aux rapports de l'homme et de son activité, à ses occupations et à ses préoccupations, à ses besoins vitaux. N'est-il pas vrai et prouvé que l'humanité s'est d'abord sauvée par une logique terrestre et non abstraite ? Elle a fondé des cités, des temples, inventé des dieux, selon la nécessité et la phase historique ; évidemment l'esprit a toujours donné de ses perfectionnements, de ses intentions et de ses directives. En effet, c'est un grand combat que la lutte du spirituel contre le matériel, la lutte de l'âme contre le corps qui désire jouir. La gymnosophie se pose la question si ce monde de la matière et de la vie universelle ne serait pas plus important que le monde de notre pensée étroite et de notre âme déficiente et impuissante. Puisqu'il faut reconnaître que le monde extérieur existe et il existe plus réellement que notre monde intérieur ; de plus, il nous offre des beautés, des joies, des consolations, des oublis infiniment plus précieux que les éternels et décevants efforts pour sonder et analyser l'âme, ou élucider la destinée de l'homme ou même la diriger. Toutes les démarches se rencontrent et se rejoignent dans la gymnosophie, qui devient en conséquence capable de nous faire comprendre ce qu'est la vie humaine, de nous faire savoir la beauté et le but de la vie. Elle cherche la vérité parce que servir la cause du vrai, c'est relever, d'après Acosta, les droits naturels de l'humanité. Cette humanité qui devrait vivre conformément à la dignité de sa nature, libre du lourd fardeau des rites vains, des superstitions et préjugés, de cette tradition qui fige et rouille tout ce qu'elle touche. La vérité ne demandant point à être saisie par une sorte de violence, elle n'a besoin que de recueillement intérieur et de bonne volonté, qui sont les premiers pas vers le bien réel de l'homme.

Ainsi, quel que soit l'idéal vers lequel le moi tend, la gymnosophie cherche à instaurer l'équilibre harmonieux moral et physique de l'être humain, intégrer l'homme dans les droits qu'il tient de sa nature afin qu'ils lui permettent de vivre dignement et raisonnablement. La gymnosophie fait appel pour cela à l'art, à la science et à la morale (la vraie, c'est-à-dire à celle qui est compatible avec la vie humaine) dans le but de ramener dans une mesure suffisante les conditions idéales du vrai climat vital de l'esprit et du corps humain. Lui faire comprendre et saisir la beauté de la vie, de la vie qui chante les harmonies, qui fleurit avec ses gerbes de fleurs, qui surgit en nappes chaudes, aux rayons du soleil, qui se voile dans l'effacement mystérieux des brumes matinales, dans les surfaces d'eaux qui s'endorment dans la gloire pourprée du crépuscule, qui laisse vagabonder un parfum subtil, un frisson de lumière et un reflet du ciel, cette vie dont le frémissement enivre nos sens de beauté éternelle, toute la richesse et la splendeur de la nature, la douceur éparse au cœur des choses, l'amour ou la joie éternelle de l'homme, vivre dénudé au milieu de la nature, jouir du soleil, de l'air et de l'eau, mener une vie sobre, hygiénique et saine. Lui faire comprendre que l'ignorance est la source de tous les maux.

La gymnosophie veut établir entre l'homme et la nature une communion parfaite et intense, afin que son esprit soit ouvert de toutes parts, enrichi par des expériences, épreuves, afin de réconcilier les deux tendances de l'âme humaine, c'est-à-dire connaître pour mieux agir. Ainsi, la beauté serait en définitive la dernière expression de la morale. La gymnosophie

veut trouver pour l'homme dans la beauté, la mesure, la sagesse, la modération, le culte de l'amitié et faire de la vie même une belle œuvre. Ces perfections sont fort possibles d'autant plus que le milieu essentiel pour l'homme, c'est moins le milieu cosmique si important pour la vie animale, que le milieu social.

La gymnosophie est seule susceptible de favoriser l'adaptation à ce milieu et de réaliser (puisque capable de créer un idéal d'harmonie et d'unité si utile pour venir à bout de tous les désordres) le plus beau rêve d'humanitarisme et de noblesse morale, c'est-à-dire de débarrasser l'humanité de ses avilissantes laideurs et propager la paix, le bien-être et la justice parmi les humains.

Les immondices, les panneaux publicitaires, les gens endimanchés gâchent la campagne, tandis que les « nudistes » sont toujours en parfaite harmonie avec la nature qu'elle soit représentée par la mer, la forêt, les champs ou la montagne.



LE RÔLE DES DENTS DANS L'INTERPRÉTATION DU SOURIRE CHEZ LES PEINTRES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

PAR LE DOCTEUR CHERCHEVE



Photo Horst Greschik

« Une bouche, des yeux, un sourire fin et tendre. »
(Hauteroche)

INDICATIONS ET APPLICATIONS A L'ART DENTAIRE

« **L** A parenté qui lie l'art à la science, a écrit Taine, est un honneur pour lui comme pour elle. C'est une gloire de plus pour la science de fournir à la beauté ses principaux supports. C'est une gloire pour l'art que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la Vérité. »

Nous avons choisi le titre de cette communication après avoir repensé le problème si vaste de l'esthétique dentaire.

L'apport de la science prend sa substance première dans les travaux des ethnologues (Shering, Schroeder). Les dents sont une preuve de la base préhistorique des types faciaux.

Les recherches s'enrichissent rapidement et, plus tard, Williams tente de créer des lois — très rudimentaires du reste — de l'harmonie faciale.

De Nevreze fait une tentative de classification des dents d'après le tempérament. S'inspirant de l'école homéopathique française, il définit un type carbo-calcique terrien, avec des dents larges et des incisives carrées, un type phospho-calcique avec des dents allongées, des incisives rectangulaires très longues, un type fluo-calcique ou lunaire avec des incisives supérieures triangulaires et courtes.

Mieux encore, dans une thèse de doctorat sur l'esthétique dentaire, Oskar Röhrich nous livre des formules mathématiques découlant d'observations tirées de l'étude des œuvres de nombreux peintres et sculpteurs célèbres. Ces formules expriment les différentes divisions harmoniques et leurs proportions relatives. Le même souci animait de Coster lorsqu'il affirmait que la clé du sens artistique chez un praticien devait être l'application d'une image à principe de norme à un cas individuel. Depuis

la plus haute antiquité, disait-il, les artistes et les savants ont tenté de saisir cette règle. Il s'élevait contre l'abus des chiffres qui perdent en cette matière de leur valeur et de leur précision. Il faudrait un trop grand nombre de chiffres, disait-il, pour exprimer les rapports des parties de la face entre elles et on n'y verrait plus rien.

Si l'on va jusqu'au fond des choses, on peut dire que le seul caractère essentiel d'une face normale réside dans l'harmonie des rapports de toutes ses parties. Nous aurons donc à rechercher :

— Quel critérium objectif flexible et facile nous pouvons substituer au concept de norme, subjectif de vague.

— Comment nous utiliserons ce critérium aux fins d'un enseignement constructif.

Le docteur Duchange, après nous avoir présenté les dents comme faisant de la géométrie pure, essaie de définir ces lois géométriques des formes et nous révèle des lois de position des incisives, canines, prémolaires et molaires. Mais après de très laborieux calculs purement gratuits, ses conclusions se trouvent en contradiction totale avec sa pénible élaboration : « Les sculpteurs voient d'avance ce qu'ils veulent sculpter, exerçons-nous à bien voir en nous-mêmes les dents telles qu'elles devraient être et nous les modèlerons et sculpterons très aisément après. »

La culture esthétique est donc indispensable pour que le praticien projette sur un visage, avant même qu'il y ait début de réalisation, la forme et l'éclat qui le mettront au maximum en valeur.

Nous nous proposons, en passant en revue des œuvres d'anciens et de contemporains, d'en tirer de remarquables enseignements et de donner une explication à ce problème d'esthétique, qui non seulement ne doit pas être taxé de frivolité, mais recèle encore en lui une valeur sociale indiscutable.

Ceci est d'autant plus vrai qu'ainsi que l'a défini Masquiller, dans son « Traité de beauté morphologique », des trois modalités distinctes de la beauté, de la plastique ou celle des formes du corps, de l'eurythmique ou cinétique, des mouvements du corps, c'est la beauté expressive ou plus exactement psycho-expressive qui semble l'emporter. Dans celle-ci, le regard, le jeu de la mimique, le langage jouent.

Pour la face, comme pour le corps, le sens de l'harmonie des différentes parties du visage, bien connu des peintres et des sculpteurs, est codifié sous le nom de « canon ». Ainsi dans le célèbre canon de Schdow, la hauteur du visage est divisée en six parties.

La lèvre supérieure occupe une de ces parties; le menton et la lèvre inférieure, deux.

Tout, dès lors, prend de l'importance: la hauteur des lèvres qui elle-même est fonction de la forme du nez, l'accentuation de « l'arc de Cupidon » qui souligne l'attrait sexuel de la bouche, chez la femme. Dans l'action du sourire, les commissures doivent toujours se relever et les lèvres s'écarter sur les dents qu'elles découvrent. Toute la beauté de la bouche réside dans le sourire, qui apporte la preuve de sa conformation la plus parfaite. L'expression de la bouche dans la conversation est, peut-être plus encore que celle des yeux, l'indice des sentiments les plus évidents: on peut changer l'expression de son regard, non celle de sa bouche.

En établissant des coefficients de beauté pour chaque élément on pourrait chiffrer la valeur esthétique de chaque individu et comparer. Que de leçons à tirer au point de vue de l'enseignement, de l'étude des visages:

— dans leur immobilité statique, tels que nous les présentent les peintres et les sculpteurs;

— dans leur mouvement dynamique, tels que nous les présentent l'étude des photographies et le cinéma.

Nous dépasserions singulièrement les limites que nous nous sommes fixées si nous voulions reprendre ici les travaux de J.-V. Mershon sur les transformations faciales, ou ceux de McKenzie sur les expressions faciales dans les différents types humains et au cours des multiples variations de notre vie émotionnelle, du rire à l'agonie, et de la rage à l'extase.

Après l'immense documentation apportée par Gaspard Lavater dans son ouvrage « L'Art de connaître les hommes par la physiognomie », paru en 1820, Sir Charles Bell pose les bases de l'expression dans son « Anatomie et philosophie de l'expression » publiée en 1847. Darwin, dans son ouvrage classique « L'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux », accorde aux œuvres des peintres et sculpteurs une large importance.

Nous nous posons alors la question: Comment se fait-il que, durant dix-neuf siècles de représentation picturale et graphique, la présence des dents ait été pour ainsi dire escamotée? Il est passionnant d'en rechercher l'explication.

Il y a à cela trois raisons déterminantes que nous n'avons jamais trouvées exposées et que nous allons essayer de dégager.

I

Il est évident qu'il existe chez le primitif une association entre l'idée de bestialité et les dents. Cette mâchoire que l'on découvre est indécente, non seulement parce que les dents, chez l'animal et chez l'homme, ne se différencient qu'au cours des millénaires et dans des variations imperceptibles, mais encore parce qu'à cet élément bestial s'ajoute un caractère sexuel obsédant.

Aussi, dans les anciennes civilisations, les bêtes fantastiques et même les génies montrent leurs dents, dans des expressions démoniaques.

Il n'est pas besoin d'insister longuement pour prouver qu'au cours des âges anciens, la bouche était le pôle terrifiant du visage, attiré par sa férocité, sa sensualité et sa sexualité à la fois.

Les lèvres épaisses encadraient lourdement cette fascinante trouée qui, dans sa violence et sa brutalité, s'opposait au regard, déjà prometteur d'une spiritualité future.

La sexualité était accolée à cette image de la bouche, beaucoup de mammifères ne se servent-ils pas encore de leurs dents comme système de préhension pour s'emparer et terrasser la femelle au moment de l'accouplement?

La pudeur, ce premier fruit de la civilisation, jeta son voile sur tout ce qui éveillait l'image impure du désir.

Elle impose aux Hébreux la tonsure des jeunes femmes au jour des épousailles. Les cheveux seront remplacés par une perruque la vie durant.

Elle fait voiler la face des musulmanes et, selon les sectes, cache des segments de plus en plus importants de leur jeune visage.

Elle noircit les dents des Chinoises et supprime leur éclat également chez de nombreuses peuplades des Indes.

Ainsi sont éteints les trois pôles lumineux du visage: les cheveux, les yeux, les dents.

Pourtant, avant que ne s'installe le complexe de la pudeur, l'art primitif s'exprime normalement, sans fausse honte. Les masques du Cameroun, l'art pré-colombien, les fétiches de l'archipel Bismarck, les sculptures de la Nouvelle-Irlande sont riches d'éléments dentaires absolument égaux en

valeur et en proportion aux autres parties du visage. Les dents sont présentes et bien visibles dans toutes les œuvres figuratives de ces périodes.

Nous donnons à cela une seconde explication, non plus d'ordre psychologique, mais technique. Les œuvres correspondant à l'art de ces périodes sont très frustes de formes, approximatives et grossières de facture. Les dents en corollaire sont à l'image de ces œuvres, elles s'accordent avec celles-ci, carrées ou triangulaires, d'exécution très sommaire, elles n'ont offert aucune difficulté d'exécution et elles présentent, dans l'ensemble des masques, des éléments qui ne nous choquent pas car elles s'incorporent parfaitement dans cet ensemble plastique.

Au cours de la décadence des siècles, l'art grec, en Sicile et en Italie, se purifie. L'art étrusque et l'art romain s'enrichissent et s'amplifient. Puis l'art chrétien commence à se dégager. L'iconographie devient symbolique, l'abstraction et la foi subliment et spiritualisent les figures et les formes.

Après l'influence byzantine et ses richesses, du nord de la France s'élançait la croisade gothique qui va inspirer l'art allemand: la cathédrale de Cologne; les moines de Cîteaux l'importeront en Italie où elle se transformera et se naturalisera dans les grandes villes de Toscane.

Le XIV^e siècle est puissamment religieux et chrétien et lorsque le grand effort d'affranchissement qui, à la fin du XV^e siècle prend en Italie le nom de Renaissance se manifeste, l'art est trop civilisé pour ne pas pousser encore le raffinement imposé par l'art chrétien.

La grâce idéale des figures angéliques se garde de laisser apparaître les dents, trop riches d'une signification qui tourmente le subconscient de l'artiste. Ceux-là mêmes qui déploient une science de l'anatomie consommée qui annonce Michel-Ange, ferment irrémédiablement la bouche sur les dents de leurs modèles.

L'apogée de la Renaissance correspond à une conception particulière de noblesse et de beauté absolue.

Le sourire, qui devrait laisser entrevoir, dans la douceur de sa discrète détente, la ligne des dents, reste fermé. La Joconde plisse ses lèvres hermétiques. Sainte-Anne, dont le sourire est encore plus large, reste cependant toute en éclairage intérieur. On a donné suffisamment d'expli-

Le sourire est le propre... des gymnosophes qui, soucieux de leur santé, maintiennent leur denture en parfait état.





Nos charmantes compagnes gymnosophes sont toujours gracieuses...

cations freudiennes à l'œuvre de Léonard de Vinci pour ne pas ajouter encore celle-ci, mais cette systématisation n'est pas propre à ce grand génie (obsédé sexuel), c'est alors une règle générale.

Et pour illustrer ma thèse, observez la *Bacchante* de Rubens et Van Dyck : le Satyre montre toute ses dents, nécessairement, elles sont le signe de son état ; la femme voluptueuse qu'il enlace laisse apparaître ses dents d'une façon moins précise, un troisième personnage plus idéalisé sourit bouche fermée. Une obscure nécessité poursuit l'artiste, que nous pouvons aujourd'hui psychanalyser.

Une deuxième raison, mineure, mais également valable, explique l'absence des dents dans les expressions humaines proposées par ces artistes.

Rompus à une technique consommée, précis et figuratifs, ils se sont attardés au moindre détail. Les mains de Matthias Grünewald, celles de Léonard de Vinci, sont d'une richesse technique insurpassable. Elles expriment l'élan, la tendresse, la douleur en de savants abandons, en mouvements et en enlacements bouleversants.

Mais les dents sont étrangères, et à l'artiste, et à sa technique, et à son personnage. Dürer, ce dessinateur extraordinaires, plante des pavés blancs au petit bonheur des bouches. Rembrandt, dans l'*Homme riant*, nous fait découvrir des incisives inférieures de pacotille. Hais, des chicots hachurés et Ribera, des palettes approximatives. Regardons le *Saskia* de Rembrandt : une dent, une incisive seule, émerge d'une façon ahurissante. Elle ne correspond du reste ni au sourire détendu, ni à la bouche du personnage. Dans *Rembrandt buvant*, par lui-même, il découvre des petites incisives nullement en harmonie avec son visage, la canine n'est pas à sa place, et il y a une opposition frappante entre le caractère de l'artiste et celui, efféminé et timide, de ses dents.

Les artistes sont restés au seuil de la connaissance dentaire, un peu comme Lavater qui, après avoir étudié en plus de douze volumes toutes les expressions du visage : implantation du nez, des sourcils, des cils, etc., consacre dix lignes aux dents, expliquant que c'est là un chapitre tellement important qu'il justifiera une étude complète qu'il annonce, et qu'il n'a jamais faite.

Ce ne sont pas là les seules raisons.

II

L'œuvre d'art est la fixation en un objet, ou objectivation, d'un état psycho-physiologique complexe où domine une émotion esthétique.

Ainsi que le définit Monod-Herzen, à l'origine de toute émotion esthétique se trouve une impression sensorielle due à une action du dehors : son, couleur, forme. On est donc conduit à l'étude des formes dans leur rapport avec des impressions visuelles, puis à l'étude des formes dans leur rapport avec les émotions esthétiques ou à l'étude des conditions de l'harmonie des formes, et enfin à l'étude de la réalisation d'une œuvre. Or souvent on s'imaginerait que telle harmonie, telle proportion en soi est préférable à telle autre, et l'on pense qu'il existe une proportion que serait comme une clé d'harmonie.

On groupe sous la dénomination générique d'impressions visuelles, des impressions simultanées dues à la totalité du champ visuel, et des impressions successives dues aux mouvements des yeux accompagnés ou

et souriantes.



non des mouvements de la tête ou du corps. Les deux groupes d'impressions visuelles sont liés à nos motricités, et l'œuvre d'art qui est un geste enregistré résulte d'eux. Or, pour la vision, tout objet possède des éléments de préférence, ou de dilection instinctive, et en réalisant une œuvre, on doit attirer et retenir l'attention et fixer le regard du spectateur avec une autorité totale ou partielle. Ainsi, à côté de leurs qualités d'harmonie on a pu faire jouer aux lignes le rôle de véritables indications. Ces lignes indicatrices peuvent être ouvertes ou fermées, continues ou interrompues, l'unique condition est qu'elles parlent clair. Elles parlent clair mais ne sont que des indications, car la sculpture et la peinture sont essentiellement statiques et leur immobilisme exige une abstraction relative.

Il nous semble dès lors extravagant de voir un sculpteur figurer les dents : une sculpture est trop immobile. Le peintre n'en sent guère plus la nécessité. Car le sourire, court, se transforme, part et revient, et les dents l'accompagnent dans un dynamisme constant, non pas comme des éléments de marbre, mais au contraire comme des faisceaux mouvants.

Dès la plus haute antiquité, les hommes se rendaient compte de la valeur essentielle de ces petits organes d'une nacre éclatante, que l'ardent amoureux du Cantique des Cantiques compare à un

« Troupeau de brebis tondues
Qui remontent à l'abreuvoir. »

Comme cette image nous montre le mouvement, la vie, inséparable de l'expression humaine contemporaine.

Au siècle de la photographie, du cinéma, de la télévision, qui coïncide avec celui d'un équilibre facial harmonieux, l'homme a pris conscience qu'il n'était ni bête ni ange, mais qu'il y avait chez lui de l'un et de l'autre. L'ère freudienne a chassé les complexes inavouables. Que ce soit le rire victorieux d'Eisenhower, le rire ouvert et épanoui de nos vedettes, sensuel ou théâtral, équivoque ou changeant, la photographie, le cinéma, la vie actuelle ne permettent plus d'escamoter. Ils nous imposent des sourires avec des dents réelles qui se juxtaposent et s'y insèrent avec une autorité, une précision et une netteté définitives.

III

Il est curieux que pour autant, les peintres contemporains n'aient pas suivi. Il y a bien eu chez les peintres « pompiers », des représentations exactes des dents, trop exactes même et qui n'apportent rien, sinon un peu de mièvrerie supplémentaire parce que non incorporées à l'œuvre d'art. Elles sont présentées avec une insistance où s'accroche encore trop de lubricité. Mais l'art va tout transformer encore. Les déformations visuelles primaires, physiologiques, puis secondaires, accidentelles et émotives vont, en faisant intervenir un facteur purement mental, créer un monde où les génies nés d'un subconscient tourmenté se libéreront.

Nous trouvons dès lors une déformation essentielle à la base du caractère expressif, qui lui assure sa violence. Ce ne sont plus des indications poétiques qui vont conduire le regard, mais des liens réciproques qui uniront les impressions visuelles en vue d'état émotionnel, d'idéation ou de motricité dont le jeu enregistré constituera l'œuvre d'art.

La technique sera toujours une recherche pour l'établissement des éléments formels (morphologie). L'interprétation apportera des accents

particuliers à la matière traitée. L'esthétique continuera à dépendre des sciences exactes de la physiologie et de la psycho-physiologie : vision, émotion, idéation.

Nous allons dès lors assister à de curieuses substitutions. Comparons ces trois œuvres : *The old shepherd*, de Brueghel ; *l'Ecce Homo*, de Guido Reni ; la *Sainte Face*, de Rouault :

Le premier rit et ne découvre rien. Le second a une bouche largement entrouverte, laissant apparaître un trou noir et béant. Chez le troisième, une sorte de recherche des dents est indiquée, pas encore transposée comme nous allons le constater chez Picasso, mais figurée avec gêne. Et voici la *Demoiselle*, de Picasso. Les dents y sont plus importantes que tout le reste du visage, comment écarter l'explication psychanalytique que vous devinez déjà ? Dans *l'Arlequin*, du même auteur, un œil à part, un cou et tout l'appareil des dents. Non seulement les dents sont présentes, mais ce sont elles qui vont accentuer le caractère du visage. Même constatation, plus riche encore d'enseignement psychanalytique, dans le *Sacrifice barbare*, de Klee, le *Bob*, du même auteur, ou les *Trois Musiciens*, de Picasso, etc.

IV

Les applications pratiques à notre art de cette étude esthétique sont multiples.

a) Tout d'abord, elle prouve que la culture artistique est indispensable pour que le praticien projette sur un visage, avant même qu'il y ait début de réalisation, la forme et l'éclat qui le mettront le plus en valeur.

b) Elle constate que toutes les classifications tentées sont non seulement incomplètes, mais qu'elles ont esquivé la difficulté, en simplifiant d'une façon tellement rudimentaire les types humains qu'elles limitent ainsi singulièrement les secours que le praticien était en droit d'en attendre.

c) Qu'il y aurait intérêt à mesurer pour chaque type de beauté humaine le coefficient de beauté dentaire équivalent. D'où la nécessité d'une classification, non plus parcellaire, mais universelle et précise. Tous les types de visage y prendraient place, et les exercices de juxtaposition, rigoureuse des dents leur convenant seraient indiqués. Les musées, les artistes de théâtre et de cinéma, les catégories sociales déterminées, apporteraient leur contribution à cette étude.

d) Nous en avons tiré un certain nombre de lois rigoureuses et cependant flexibles qui feront l'objet, avec leur illustration, d'un ouvrage prochain.

D'ores et déjà nous savons pourquoi nous devons combattre les préjugés des petites bouches, des petites dents, des types carrés, ovales ou triangulaires, des mille étroites mièvreries qui étouffaient l'expression d'un visage.

La grande Colette, avec sa santé robuste et drue, délivrée de tous les complexes, illustre notre thèse dans les quarante-sept pages de sa fameuse *Gigi*. Les dents y reviennent comme un frappant leit-motiv. Et voici le portrait éclatant qu'elle fait de son personnage en deux phrases : « Pour son visage, personne n'en prédisait rien encore : une grande bouche que le rire ouvrait sur des dents d'un blanc massif et neuf. » C'est tout et cela suffit. Le reste découle de source : « avec des dents pareilles, dit sa vieille tante, j'aurais mangé Paris et l'étranger ».

Un séjour à la mer est particulièrement revivifiant et surtout s'il est possible d'en profiter intégralement en s'exposant entièrement nu à l'air, à la lumière et à l'eau. Souhaitons que l'île du Levant reste le domaine ensoleillé et européen des naturalistes et des gymnosophes.





« Il faut en finir avec les légendes et les fausses idoles. Les forces réactionnaires défendent avec une énergie farouche la prohibition des organes sexuels surtout féminins et s'appuyant sur la vieille dictature de l'académisme hérité du monde gréco-romain à travers la Renaissance. »

L'ART GRECO-ROMAIN

ET LE TABOU DE

LA NUDITÉ FÉMININE

INTÉGRALE



Il est malheureusement exact que les Eglises chrétiennes se sont érigées en ennemies de la sexualité et de la nudité, il nous paraît trop simple, pour débarrasser enfin l'Occident de ces préjugés néfastes, de se contenter de « donner la main, par-dessus deux mille ans, à nos ancêtres païens » comme le prône M. René Guyon (« Vivre d'abord ! » n° 43/374). Ce mirage du « paganisme » ancien alimente les rêves de beaucoup d'esprits modernes déçus par notre société imbibée de christianisme dont ils ne perçoivent plus que les ascèses, les interdictions, les hypocrites limitations. Si l'on appelle païen tout ce qui n'est pas exactement contenu dans le petit univers fermé d'un certain ordre moral promulgué par l'Eglise, la nostalgie du « paganisme » n'est qu'une soif de nouveauté, un légitime désir d'ouvrir les fenêtres sur des horizons neufs, sur les brises du large.

Mais quiconque s'efforce à une enquête géographique et historique, aussi limitée soit-elle, mais exempte de préjugés, voit s'effriter l'unité du paganisme qui se résout en une multitude d'Eglises, de cellules sociales closes, de peuples ou de tribus enserrés dans des réseaux de lois et de tabous souvent plus rigoureux que les nôtres. Ce qui varie le plus, c'est probablement le degré de tolérance dont chaque groupe sociologique fait preuve à l'égard des groupes voisins. A ce titre, le catholicisme mérite sans doute la palme comme ayant été et aspirant à rester la puissance la plus intolérante de l'histoire. Mais il a reçu ses leçons de l'Empire romain « païen », guère moins intolérant à ses heures.

La lecture du livre récent du psychanalyste anglais Rattray Taylor « Une interprétation sexuelle de l'histoire » (1) suscite des réflexions fructueuses sur l'origine profonde de l'intolérance, particulièrement dans le domaine des mœurs et du sexe. Dictature politique, répression sexuelle et intolérance religieuse sont intimement liées — et sont nécessairement liées.

Presque tous les grands tyrans de l'histoire ont été violemment anti-féministes et plus ou moins puritains. De Napoléon à Hitler et à Staline, le dictateur est un être sinon chaste, du moins pudibond.

Pour en revenir à notre sujet, il nous semble erroné d'attribuer au christianisme l'origine de tous les tabous sexuels néfastes ou absurdes qui étouffent encore nos contemporains. Certes, le christianisme a toujours prôné le mariage, honoré la virginité, condamné ou déconseillé la liberté sexuelle. L'idéal gymnosopique, dont « Vivre d'abord ! » est le promoteur, n'implique pas forcément le rejet de ces idéaux sexuels chrétiens traditionnels, à condition que les chrétiens soient aussi charitables à cet égard que le Christ lui-même. Mais comme divers auteurs l'ont clairement démontré, le christianisme n'a pas toujours éprouvé envers la nudité corporelle l'horreur insensée sévissant dans les deux ou trois siècles passés et encore actuellement dans bien des milieux ou pays.

C'est surtout depuis la Contre-Réforme, peut-être sous l'influence espagnole, que l'Eglise catholique est devenue la grande castratrice, la grande inhibitrice, l'inspiratrice des campagnes les plus féroces de pudibonderie, en quoi elle réussit à distancer les plus vertueuses ligues puritaines anglo-saxonnes. La pose de feuilles de vigne sur les marbres antiques du Vatican, le bariolage de pudiques bouts de draperies sur les nus de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, le martelage de la plupart des figures d'inspiration « gauloise » sculptées dans les cathédrales gothiques ; cette extraordinaire vague de pudeur coïncide avec la fin de la Renaissance ; au premier abord

on pourrait penser qu'il s'agit d'une réaction contre la licence des mœurs de la fin du moyen âge et contre le néo-paganisme de la Renaissance elle-même, ou encore d'une conséquence indirecte de la Réforme dont l'austérité est bien connue.

Or, aussi singulière que cette idée puisse paraître à bien des lecteurs, il nous semble que la vague castratrice a trouvé pour une bonne part son aliment dans le néo-paganisme lui-même, c'est-à-dire dans ce grand enthousiasme des artistes et des érudits pour l'antiquité gréco-romaine retrouvée. Car à cette époque, le monde antique se réduisait à la Grèce, à Rome et à l'Histoire sainte.

Au temps du christianisme primitif, les choses du sexe étaient comme sublimées au sein des communautés ferventes et joyeuses de l'Eglise naissante. Il est maintenant avéré que le baptême des néophytes hommes et femmes était administré en état de nudité complète devant toute l'assemblée : admirable symbole de dépouillement total, de confession publique intégrale. Aussi « ils n'étaient qu'un corps et qu'une âme ». Cette pratique durait encore à l'époque de Charlemagne, mais disparut à mesure que le baptême des enfants devint de règle. Cependant, d'autres formes de bains sacrés subsistaient au moyen âge, ainsi le bain rituel du nouveau chevalier. Lors du sacre des rois, le corps du monarque était entièrement nu durant l'onction d'huile sainte. C'est sans doute pourquoi, durant la cérémonie du couronnement récent de la reine d'Angleterre, selon des rites anciens renouvelés, les attouchements — bien anodins — au front, aux mains et à la poitrine ont été effectués sous un dais et soustraits à la télévision, tandis que la reine avait revêtu une sorte de chemise, jadis seul vêtement du prince avant la nudité de l'onction puis la réception des vêtements royaux.

Les miniatures des manuscrits, les tableaux des Primitifs du XIII^e au XV^e siècle représentent assez peu souvent le corps nu, mais alors c'est en général dans tous les détails. Les organes génitaux féminins sont naïvement reproduits, toujours rasés. Aucune prohibition picturale ne frappe encore cette partie de la femme. Les paysans, les nobles et les bourgeois n'avaient aucune raison de s'étonner de telles figurations réalistes, puisque la vision du corps nu de l'un et l'autre sexe leur était chose banale et parfaitement habituelle.

Dormant nus, souvent à plusieurs par lits ; s'invitant mutuellement au bain dans des baignoires de bois de vaste contenance, ou se voyant aux étuves, à la rivière, les pieux Français du moyen âge n'avaient guère de préjugés en matière de pudeur. Femmes, clercs, moines et jeunes écoliers (soit dit en passant) n'avaient rien sous leurs robes, ou une simple chemise, ce qui facilitait l'administration des verges aux enfants comme aux moines soumis à la discipline et aussi (horrible détail !) celle des lavements, en public, à la boutique du barbier (2). Jeanne d'Arc, pure jeune fille, n'avait aucune honte à changer de linge devant son écuyer et laisser voir « ses beaux tétons ».

Albert Dürer, bien que fils de la Réforme, dessinait ou gravait à l'occasion des nus féminins fort réalistes (ainsi des scènes d'étuves, nous dirions aujourd'hui de sauna). En Italie, Léonard de Vinci est peut-être le dernier artiste qui daigne encore peindre le corps féminin tel qu'il est, comme en témoigne sa « Leda ».

(1) Corrèa édit. 1934.

(2) Pour tous ces détails, se reporter aux volumes des *Mœurs intimes du passé* par le docteur Cabanès, Albin Michel éditeur.

Dès lors, plus aucune peinture ou sculpture ne verra le jour en Europe sans que le corps de la femme soit mutilé. Lorsqu'un pan d'étoffe ne vient pas cacher et souligner hypocritement la région interdite, c'est une étendue de peau rose, glabre et sans couture qui termine le désert lisse du ventre. La belle « Vénus anadyomène » de J.-A. Ingres parus dans l'avant-dernier numéro de « Vivre d'abord ! » illustre à merveille ces conventions académiques auxquelles aucun peintre n'eût osé se soustraire. Moyennant cette habile opération chirurgicale, véritable castration, le nu féminin le plus voluptueux devenait « chaste ». Les jeunes visiteurs de nos musées qui espèrent s'instruire par des coups d'œil hypocrites sur les chefs-d'œuvre classiques en sont pour leurs frais. Même le truculent Rubens veille jalousement au respect de ce tabou fondamental ; sur l'une de ses pein-



tures du Louvre, grouillante de petits anges pleins de sève, les anges garçons ont droit à leur petit sexe, mais non les pauvres petits anges filles, car même sur un petit corps charmant de six mois, il était admis, n'est-ce pas, que la fente génitale était spectacle obscène, vision diabolique et monstrueuse.

Depuis Courbet et Rodin, les artistes modernes se sont affranchis, non sans quelques scandales, de cette singulière prohibition à sens unique. Mais les lois en conservent une forte empreinte : le triangle rose des danseuses nues de music-hall, tout comme le minimum d'Héliopolis, imposé par l'article 330, ne procèdent-ils pas du même tabou ? Or quelle est l'origine de ce tabou rigoureux, offense pour la femme, source de dangereux refoulements chez les adolescents, et injure à toutes les lois du sens commun et de la logique ?

Hélas ! Il nous a été transmis par la Grèce antique, fleur des civilisations passées et mère de notre civilisation. L'art grec et après lui l'art romain n'ont jamais figuré les parties féminines. A l'époque classique, l'homme est représenté le plus souvent nu, la femme vêtue d'une robe ou tunique plissée très décente. Plus tard, à la suite de Praxitèle, les Vénus nues apparaissent, au ventre lisse, protégé bien souvent par les gestes d'une fausse pudeur de courtisane (ce qu'étaient en fait les modèles). Dès cette époque, on voit se multiplier les Adonis impubères, aux parties sexuelles infantiles, parfois franchement hermaphrodites. Malgré toute la profonde admiration que l'on doit éprouver pour l'art statuaire grec, il faut bien reconnaître qu'il reflète un état d'esprit trouble, malsain, imbibé d'idéal érotique socratique, c'est-à-dire pérastique. D'un côté, refus de la femme en sa vérité intime, de l'autre fuite de la virilité active et culte des corps masculins juvéniles.

La Grèce n'a pas résolu le problème sexuel et nous a légué ses réflexes de crainte. La Renaissance a entièrement adopté les conventions artistiques gréco-romaines, avec la complicité de l'Eglise, car elles permettaient de fournir un exutoire canalisé, assagi, mutilé, à l'instinct qui a toujours poussé les hommes à traduire plastiquement ses désirs sexuels et autres. Notons en passant que cet art académique a toujours fait une large place aux tendances sadiques, qui font si bon ménage avec une sexualité refoulée (il suffit de penser aux innombrables Saint-Sébastien percés de flèches devant des pleureuses pâmées).

L'heure est venue de considérer la civilisation gréco-romaine comme l'une parmi les nombreuses et vivantes civilisations antiques, et cette remise en ordre fait partie de la révolution mentale actuellement en cours dans l'Occident. La Mésopotamie, la Crète, l'Egypte, la Gaule, la lointaine Chine antique ont pris, place désormais aux côtés de la Grèce et de Rome. Il ne semble pas que ces peuples aient partagé la phobie sexuelle artistique des Grecs envers le sexe de la femme. L'Egypte, en particulier, a beaucoup à nous apprendre. Les petites filles, les jeunes servantes vivaient nues ; leurs mères, au Nouvel Empire, aimaient se vêtir d'une ample robe de gaze légère, qui laissait transparaître leur corps soigné. Parfois l'on voit des femmes nobles, et jusqu'à des reines, figurées nues, ou leur robe entrouverte, et, en pareil cas, la fente génitale est toujours tracée avec précision, nous dirions avec respect et amour, comme elle l'est sur les poupées miniatures retrouvées dans les tombeaux. Les Egyptiens étaient l'un des peuples antiques qui accordaient le plus de droits civil et le plus d'honneurs aux femmes, et nul Egyptien ne rougissait sans doute de voir le sexe de sa mère, de ses sœurs, de sa reine éventuellement. Par contre, le viol était puni par la castration immédiate.

Il faut en finir avec les légendes et les fausses idoles. Les forces réactionnaires défendent avec une énergie farouche la prohibition des organes sexuels surtout féminins, et s'appuient sur la vieille dictature de l'académisme hérité du monde gréco-romain à travers la Renaissance. Les artistes modernes et les archéologues sont les meilleurs alliés des gymnosophes, et les plus sûrs, car la cabale des hypocrites et des refoulés n'ose pas les attaquer en face. Les Chrétiens n'ont pas à rougir de leur religion, pourvu qu'ils préfèrent en toute chose la vérité à la lettre et aux traditions. Il faut purifier le christianisme des survivances du paganisme gréco-romain qui s'y sont trouvées mêlées dès l'origine, tout comme du puritanisme essénien. Le Cantique des Cantiques chante l'ivresse des corps et la beauté de la femme. Il viendra un temps où nous contemplerons avec respect et joie le sexe de la femme, porte de la vie, fontaine de bonheur, refuge de notre solitude d'homme, porche du grand mystère. Au moyen âge les chrétiens vénéraient les seins juvéniles de Marie, nourrice de l'Enfant divin. Un jour nous serons assez forts, assez vrais, assez purs, pour vénérer le sexe de la tendre fille d'Israël d'où nous sortit tout nu un petit enfant qui devait mourir tout nu devant tout le peuple et pour nous tous.

« Plus tard, à la suite de Praxitèle, les vénus nues (page XXVII : Les trois grâces. Antique. Musée du Louvre) apparaissent au ventre lisse. »

En Egypte : « Les petites filles, les jeunes servantes vivaient nues ; leurs mères, au nouvel empire, aimaient se vêtir d'une ample robe de gaze légère, qui laissaient transparaître leur corps soigné. »

Phot Colin R. Clark, A.R.P.S.





par JAN LE CŒUR

Télévision

IL y a quelque temps, notre directeur fut convoqué à la Télévision par son brillant animateur Robert Beauvais en même temps que le si spirituel et distingué chansonnier Jean Marsac. A côté d'eux il y avait l'illustrateur en renom R. Savignac et M. Gelot, le célèbre chapelier de la place Vendôme. Il s'agissait de faire connaître au public l'opinion de ces personnalités sur le port du chapeau.



Il faut augmenter la vente des cigarettes

LES femmes ne fument pas assez, paraît-il, un projet a été étudié concernant la vente possible des cigarettes dans les grands magasins. (Pourquoi pas, comme en Amérique, dans les pharmacies?) Ceci dans le but d'élargir la clientèle féminine car, hélas! il n'y aurait actuellement que 17 % de fumeuses contre 72 % de fumeurs, comme quoi les femmes sont incontestablement inférieures aux hommes!

Heureusement, ce projet, déjà proposé en 1919, a été repoussé pour « raison d'immoralité ». Bravo!



L'amour à Hyde Park

LE dimanche, Hyde Park est le cœur de l'Angleterre. Discours politiques, sociaux, etc. et amour... les autres jours aussi, d'ailleurs, pour ces ébats naturels, mais qu'il est séant de cacher.

Nous trouvons dans « Confession d'un vieux diplomate » (page 703): « ...Sur les immenses pelouses où des centaines de jeunes couples s'étreignent en toute liberté. Ils ne sont dérangés que par les balles des enfants qui parfois les égarent dans les dessous des nymphes pâmées.

« Une Française visitant Londres pour la première fois et se scandalisant ingénument de ce spectacle avait requis un policeman d'y mettre fin: Elle n'obtint que cette réponse: « I suppose, they are engaged! » (Je suppose qu'ils sont fiancés) Ce qui est souvent vrai. »



L'action de l'abbé Pierre

LE clergé n'est pas, généralement, très tendre pour nous. Qu'importe! Nous aimons les hommes d'action qui font le bien à quelque obédience religieuse et politique qu'ils appartiennent. Nous tenons donc à signaler la revue « Faim et Soif » dirigée par l'abbé Pierre. Pour tout renseignement, écrire 32, rue des Bourdonnais, Paris-1^{er}.

Les compagnons de la Santé

ILS sont déjà 7 000. Ils seraient 20 000, au moins, si les dirigeants de cette heureuse et salutaire initiative étaient mieux aidés par la presse.

Bientôt un code de la santé sera établi au sein d'une commission qualifiée. Il sera communiqué aux candidats députés qui, espérons-le, l'incorporeront à leur programme ce, quel que soit leur parti.

Nous sommes certains que tous nos lecteurs voudront se joindre à ce nouveau mouvement. Aussi leur conseillons-nous d'écrire aux Editions de la Libre Santé, 20, rue Fourcroy, Paris-17^e.



Les malades mentaux

LES statistiques officielles révèlent que le nombre des malades mentaux hospitalisés en France croît régulièrement depuis plusieurs années.

1871: 31 216. 1890: 50 000. 1913: 63 000. 1933: 80 000. 1939: 107 000. 1941: 94 000. 1952: 96 000. 1953: 103 000.

(Des Cahiers français d'information du 1-4-54.)

Voilà qui n'a rien de surprenant. Mais à quoi bon prolonger la durée de l'existence (comme nous n'avons pas notion du temps, c'est là un bonheur très relatif) si d'autre part le mirifique progrès augmente le nombre des anormaux?



Rendons à César...

ON semble commencer à oublier que c'est notre directeur qui, en 1926, le premier, parla de nudité intégrale en France et qui, envers et contre tout, sut la faire admettre. Cela n'alla pas tout seul. Les adversaires alors étaient violents et plusieurs fois Kienné de Mongeot passa en correctionnelle, sans d'ailleurs subir de condamnation. Maintenant, la nudité est plus ou moins entrée dans les mœurs. On la pratique librement à l'île du Levant et il est possible de se baigner nu en commun dans certaines piscines parisiennes et ce avec l'autorisation de la Préfecture de police!

En 1926, quand K. de Mongeot lança l'idée qu'il réalisait au château de Garambouvillle, il était interdit, sur les plages, d'avoir le torse nu!

Après la dernière guerre, le nudisme ayant un sens péjoratif, devenu tout simplement plus ou moins de l'« apoïlisme », notre directeur qualifia l'ensemble de ses théories de gymnosophie. Les premiers gymnosophes, on le sait, étaient des religieux qui, au temps d'Alexandre le Grand, vivaient nus.

Dans l'esprit de K. de Mongeot, ce terme signifie: l'homme qui se met nu moralement et physiquement, rejette tous les préjugés, tous les a priori et fait en sorte de vivre raisonnablement, selon les grandes lois universelles, en un mot: l'homme qui recherche sa véritable personnalité et la sagesse.

Ce terme fut accepté et repris inconsidérément par la Presse, grande et petite.
Il est devenu synonyme de nudisme.
C'est regrettable.



Compagnons campeurs de France

LE président et les dirigeants du groupe C.C.F. naturiste « RADIEUSE AUREOLE » sont heureux d'annoncer à leurs adhérents et à leurs nombreux amis, qu'une nouvelle piscine naturiste, placée sous leur contrôle, fonctionne tous les MERCREDIS de 20 h. 30 à 22 h. jusqu'au 27 juillet. Il s'agit de la piscine Oberkamp, métro Ménilmontant. Les séances ont lieu en gymnité intégrale.

Les membres du Sparta-Club et ceux de la Société Internationale de Gymnosophie seront reçus sur présentation de leur carte à jour. Signalons que la S.I.G. compte actuellement CINQ MILLE QUATRE CENT SOIXANTE-DEUX adhérents.



Une pianiste de grand talent

IL s'agit de Mlle Selma HERSCOVICI, fille de notre distingué et dévoué collaborateur, le docteur Herscovici.

La jeune artiste vient de donner un récital à Wigmore Hall de Londres. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'elle se fait entendre à l'étranger et toujours avec le même et brillant succès.

Selma Herscovici est entrée au Conservatoire de Paris dans la classe de Yves Nat où elle obtint un « premier prix » à l'âge de quinze ans. En 1949 son talent fut couronné par un « second prix » au Concours international de Genève.

Tous nos compliments à la jeune et brillante artiste ainsi qu'à notre collaborateur qui a su deviner et orienter les dons de son enfant.



Un milliard dix millions de nudistes

UN rapport de l'UNESCO nous apprend que sur les deux milliards trois cent vingt millions d'habitants que compte notre planète, il y en a un milliard dix millions qui vivent, sinon entièrement nus, du moins avec juste une ceinture de bananes chère à notre aimable Joséphine Baker. Sur ce milliard dix millions d'habitants, il y en a TROIS CENT DIX MILLIONS qui vivent totalement nus.

Ce qui nous différencie de ces nudistes, c'est qu'eux pratiquent cette méthode d'hygiène comme M. Jourdain faisait de la prose.



La nudité entre bien dans les mœurs

SI VIVRE D'ABORD ! ne peut être exposé dans les kiosques (ce que nous ne déplorons nullement car nous ne recherchons pas certaine clientèle douteuse), on y trouve des revues, telle GEOGRAPHIA qui, dans son numéro 42, a publié une photographie en couleur d'un Indien Guaharibo entièrement nu, le sexe apparent. Les lecteurs de cette intéressante publication n'en auront point perdu la vue pour autant.



Gymnosophia

S'IL est un pays où la nudité est pratiquée avec sérieux, c'est bien en Suisse. Tous nos lecteurs connaissent, de réputation, le magnifique centre de Die neue Zeit situé sur les bords du lac de Neuchâtel et excellentement dirigé par Ed. Fankhauser.

Le Club gymnique vaudois, GYMNOSOPHIA (case Ville 1223, Lausanne) possède un bulletin parfaitement rédigé intitulé JOIE & SOLEIL.

Le mouvement gymnique à l'étranger

LA Nouvelle-Zélande est un pays particulièrement favorisé par le soleil. Elle possède d'incomparables beautés naturelles. Ses habitants sont gens tolérants et généreux. Les lois y sont, paraît-il, justes. Cependant, tous ces avantages n'ont pas permis à la pratique de la nudité de se développer comme il eût été souhaitable. Cela tient aux deux causes suivantes :

1) Le public n'a pas été suffisamment averti des raisons qui engagent à pratiquer le nudisme ;

2) Manque de propagateurs capables, ce qui explique la première cause. Cependant, des adeptes avertis et actifs mènent le bon combat et espèrent créer une fédération nationale.

En Amérique, le ZORO NATURE PARK existe depuis 22 ans. Il compte trois cents membres.

Son stade est de près de 200 acres, 44 bâtiments plus une grande maison permettent de recevoir pour la nuit une centaine d'adhérents.

La dernière acquisition de ce club est un terrain et une école d'aviation dirigés par vingt personnes qui font partie du ZORO ! Un hangar peut abriter trois avions qui appartiennent au club. Une piste de 700 mètres permet aux avions de décoller et d'atterrir. Un autre hangar sera bientôt construit, destiné à recevoir cinq nouveaux avions. Le club aura son poste à essence.

ZORO NATURE PARK est situé à 90 km de Chicago.

EN ALLEMAGNE

Nul doute que le Mouvement libre-culturiste, ne reprenne en Allemagne, son magnifique essor d'avant-guerre. La méthode, la ténacité sont des qualités du peuple germanique. C'est ainsi que les adeptes de la « libre-culture » ont un camp de ski situé près de Dachstein. Ce camp de sports d'hiver est organisé par la Liga für fortschrittliche Lebensgestaltung Salzburg.

A Tensee, près de Königswusterhausen, à 30 kilomètres au sud-est de Berlin, en zone russe, existait un terrain de nudisme. Le Gouvernement vient de l'interdire formellement. La même mesure a été prise concernant les terrains de Dresden et ceux d'autres villes, en Saxe.

En 1953 il a été vendu 100 000 tentes aux campeurs dans la République fédérale. En 1954 la fabrication des tentes a été doublée.

Les autorités demandèrent que fut recouvert le sexe d'un petit garçon représenté nu dans le groupe d'une fontaine à Neus, en Rhénanie. L'artiste s'y refusa catégoriquement répondant : « Je suis femme sculpteur et non couturière. »



« Citoyens du Monde »

(organe de l'Union fédéraliste mondiale), 5, rue Lamartine. Paris.

NOUS ne saurions trop conseiller à nos amis, véritables gymnosophes, de s'intéresser à ce mouvement qui compte tant de personnalités éminentes qui voudraient empêcher que nous ne soyons témoins d'un effroyable conflit dévastateur du monde après en avoir fait un enfer.

Nous relevons dans le numéro 4 de mai 1955 de Citoyens du Monde les pensées suivantes du grand savant et de l'apôtre de la paix que fut Einstein :

« La conduite morale ne consiste pas simplement à exiger qu'on renonce à certains plaisirs de la vie, mais plutôt dans le bienveillant intérêt qu'on prend à un sort plus heureux pour tous les hommes. »

Et : « Je plaide la cause d'un gouvernement mondial parce que je suis convaincu qu'il n'y a pas d'autre moyen d'éliminer le plus terrible danger devant lequel l'homme se soit jamais trouvé. L'objectif d'éviter la destruction totale doit avoir la priorité sur tout autre. »



Bibliothèque d'Education populaire

CETTE organisation vient de mettre sur pied une formule nouvelle de prêt de livres à domicile. Chacun sera ainsi en mesure de lire les ouvrages récents de littérature générale, d'économie politique et de sociologie. Catalogue et conditions d'adhésion sont envoyés gratuitement sur demande. Ecrire 62, rue Nationale. Paris-13^e.

Parmi les Livres

L'HOMME ET LA LIBERTE

par Ch.-Aug. Bontemps

Les Cahiers Francs, 4, rue Gustave-Rouanet, Paris-18°. Un vol. 500 fr. en librairie ou franco recommandé 550 fr. C.C.P. 787-88.

Depuis toujours l'être humain a cherché à échapper à la faim et à conquérir sans cesse plus de liberté, cette dernière lui étant toujours parcimonieusement mesurée par les différentes formes de société régissant l'existence des individus.

Des milliers d'années ont passé depuis que des hommes et des femmes s'agitent sur terre, mais il n'y a guère que 7 000 ans que la famille est née, en Egypte. C'est d'ailleurs de ce Proche-Orient que provient la civilisation. Puis ce fut au tour de la Grèce, où fleurissait l'individualisme, et de Rome où tout était subordonné à la notion de l'Etat. Chez les Hellènes, comme en Italie d'ailleurs, l'esclavage était une des bases de la société.

L'Antiquité meurt, le christianisme s'affirme. Ça et là des franchises communales obtenues soulignent un effort vers la liberté. Mais la barbarie subsiste. Un fait révolutionnaire a marqué la prédominance nouvelle, affirmée, de l'industrie sur la culture.

Le sens de la nation s'éveille à l'époque de la guerre de Cent ans. Depuis longtemps déjà l'Eglise n'a pas su garder intacte sa mission spirituelle.

Puis c'est la Renaissance, la Réforme, flamboyement d'œuvres d'art, d'idées, prélude lointain de la Révolution — laquelle sera toute bourgeoise.

Ch.-A. Bontemps montre que l'être humain s'est toutefois efforcé de sortir du grégairisme initial. Toutefois, il se demande quelle place laisseront à l'individu les lourdes disciplines collectives du temps présent et quelle sera cette liberté, tant rêvée, tant espérée.

N'est-il pas à craindre — c'est mon opinion — que nous ne nous éloignons, actuellement, de cette aube de progrès que penseurs et savants nous faisaient entrevoir au début du présent siècle ?

Notre civilisation, où la machine et la statistique prennent le pas sur le cerveau, me paraît rétrograder. Ainsi une route sinueuse de montagne cache, par moments, le sommet lumineux vers lequel tend la montée.

Saurons-nous réagir ? Il est symptomatique que plusieurs ouvrages, avec des vues diverses et des conclusions différentes se préoccupent de notre « devenir ». Tels « A la recherche de l'Homme » (A. Missenard) et « L'Ere des masses et le déclin de la civilisation » (H. de Man).

Il y a, chez les hommes qui pensent encore, une angoisse pour les lendemains du monde. Remercions ceux qui, comme Bontemps, nous aident à voir un peu plus clair.

CANDASSE OU LE HUITIEME PECHE CAPITAL

par Paul Rassiniér

Ed. de l'Amitté par le Livre. Un vol. 765 francs

Auteur du *Mensonge d'Ulysse* qui fit quelque bruit lors de sa parution et, de tribunal en

prétoire, alla jusqu'à la Cour de cassation, P. Rassiniér publie un nouveau livre portant le titre ci-dessus.

Ouvrage s'évadant des dogmes officiels, pour raconter l'histoire de la moitié de ce siècle, depuis les démêlés entre laïques et catholiques de l'époque 1900. Tout est passé en revue, la vie un peu mesquine et sans idéal de la masse, ses petites idées, ses beuveries, les menus incidents émaillant l'existence journalière, et grossis pour meubler celle-ci.

Puis voici la guerre de 1914, les mensonges de rigueur, les espérances s'exaltant puis se dégonflant tour à tour, l'union sacrée, manteau dont on couvrit tant d'erreurs et de turpitudes, la peine et la souffrance des gens...

La paix revient. Mais à l'euphorie succède vite la vie chère, le début des dévaluations puis la guerre au Maroc, les tensions internationales, le chômage outre-Rhin jetant nos voisins sous les ordres d'un aventurier.

Et à nouveau, ce sont les hostilités. On sait la suite. L'auteur dépiaute un certain nombre de polichinelles nous ayant conduits à cette tragédie et marque l'abaissement moral de tant de gens, le double jeu de certains, les attentats, les représailles pendant que l'Europe est dévastée par tant d'armées diverses. Le tout, écrit Rassiniér, pour donner à la Russie ce qui fut refusé aux Allemands. Qu'on le veuille ou non, c'est la conclusion de cette sinistre aventure.

Volume d'histoire non romancée, replaçant les événements sous leur jour véritable, sans fard et écrit avec talent. L'histoire — telle la tapisserie de Pénélope — est à remettre sans cesse sur le métier, surtout si c'est pour y supprimer erreurs et scories qui, si souvent, l'encombrent.

Mais quelle amertume, quelle rancœur de se dire que le monde est mené par tant de médiocres, de fausses valeurs, émaillé de tant de mensonges, de forçats.

Peut-être, après tout, que le comportement des foules humaines ne mérite pas mieux ? Qui donc a dit que les peuples ont les chefs qu'ils méritent ?

L'AMOUR, CETTE GALERE

par Jean-Jacques Delbo

Robert Laffont, éd.

Voici un livre qui, durant plus de 300 pages ne parle que d'accouplements et nous mène au milieu d'aventures de toutes sortes de couples, voire de trios pour qui l'amour, de quelque façon qu'il se fasse, est sans péché.

Mais l'intérêt du volume — car il se lit avec beaucoup d'intérêt — n'est pas dans le récit de la recherche, par certains, de sensations inédites, et de maintes beuveries ; dans ces témoignages, fréquents aujourd'hui, de l'affaissement d'une civilisation qui paraît à bout de souffle et semble assez mal en point, malgré, ou à cause de l'ère mécanicienne qu'elle a enfantée.

Non, l'œuvre de M. Delbo retient par l'étude de cas relevant à présent de la science. Il y a, bien entendu, celui de l'homme qui, la quarantaine passée, est moins apte à triompher dans les débats amoureux fréquemment renouvelés, lorsque la partenaire réclame trop souvent le « bis repetita ».

Il y a aussi, et c'est plus grave, tous ceux — le docteur mis en scène par l'auteur affirme qu'ils sont nombreux — que notre époque, hyper-sensible à l'excès, démoralise pour une raison plus ou moins obscure et rend temporairement impuissants, incapables de mener à bien leurs tentatives. Et cela quelque soit leur âge et même si, auparavant, ils réussissaient dans leurs rapports avec la même compagne.

Le chapitre important, consacré à cette étude est excellent, d'une valeur certaine. C'est la partie capitale du volume, qui compte par ailleurs de pertinentes observations (par exemple sur la « courbe sexuelle » des individus). Il est remarquablement écrit — on pourrait souligner nombre de phrases cinglantes, tendres ou mélancoliques — prouvant que l'auteur sait voir avec acuité.

Ainsi une courte mais juste notation sur un camp de gymnosophes. Mais quantité de passages seraient à citer. D'ailleurs M. Delbo le dit quelque part : « l'écrivain d'aujourd'hui n'a pas besoin d'imagination : il n'a qu'à puiser dans la vie », à condition d'avoir du talent ajouterai-je. Et comme il en a, et de qualité, qu'il a mainte corde à son arc, ayant été acteur de théâtre et de cinéma, scénariste, auteur, nous attendons de lui d'autres œuvres, et de la même veine.

PLATE-FORME 70

ou

L'AGE ATOMIQUE

par Jean Nocher

Edition L'Esprit. Saint-Etienne

Mi Claude Bourdet rappelle dans la préface de ce spirituel ouvrage, écrit avec la verve si appréciée et si personnelle de l'auteur, « La vérité sur l'affaire de Plate-forme 70 ». Chacun sait que M. Claude Bourdet, membre du C.N.R., est ancien directeur général de la Radiodiffusion française.

« Voici l'émission, écrit-il, qui, avec celle d'Orson Welles en Amérique, a fait couler le plus d'encre et a soulevé le plus de passion depuis la naissance de la Radiodiffusion. »

Jean Nocher, qui a l'esprit voltairien, écrit toujours ses romans d'anticipation avec humour et bon sens. Ils sont pleins de vérités présentes et futures. C'est pourquoi il peut écrire

« A un monde éperdu, éploré, paniqué, pitoyable et crédule, qui est au seuil du bonheur ou du néant — à son choix... »

« Je dédie ce S.O.S. qui n'était pas un jeu... »

Pierre MARIE.

ÉDITIONS DE "VIVRE"

Adresser les commandes avec mandat-lettre, chèque banque (au nom de M. K. de Mongeot) ou chèque postal (VIVRE 896-09, Paris) à VIVRE D'ABORD !, château d'Aigremont (S.-et-O.) - Bruxelles, Editions de VIVRE 350-709.

CONNAISSANCE DE LA VIE SEXUELLE, par le docteur Vachet. Tout ce que vous devez connaître de la sexualité.
Prix : franco recom. 470 ; Etranger 495 fr.

EROS DICTATEUR, par Marcel Hervieu. Résultats de l'enquête européenne sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme.
Prix : franco recom. 455 ; Etranger 490 fr.

L'ABBE CHEZ LES FOUS, par K. de Mongeot. Amusant et philosophique, tout à la fois. Satire des mœurs contemporaines. La suite captivante de *L'Abbé chez les nudistes*.
Prix franco recom. 560 ; Etranger 577 fr.
Edition de luxe 1070 ; Etranger 1099 fr.

MA TANTE CHEZ LES NUDISTES, par Kienné de Mongeot. Une désopilante aventure pleine de verve et d'esprit. Illustrations nombreuses et couverture en quatre couleurs de l'humoristique caricaturiste Julhès.
Prix : franco recom. 505 ; Etranger 530 fr.

L'ENFANT PARMI LES LOUPS, par Hélène du Taillis. Un captivant roman qui est, en réalité, une profonde étude des mœurs provinciales. Cet important ouvrage est écrit avec un sûr talent, une vive sensibilité et une psychologie audacieuse et courageuse.
Prix franco recom. 570 ; Etranger 587 fr.
Edition de luxe 1270 ; Etranger 1287 fr.

CLASSEZ vos numéros de *Vivre* et les albums dans notre élégant double emboîtement, bleu et or, orné des armoiries de *Vivre*.
Prix franco recom. 625 fr. ; Etr. 665 fr.

COLLECTIONS D'ALBUMS

« A la gloire du corps humain » LA NUDITE BELLE ET VRAIE

Magnifiques et uniques albums de nus intégraux, luxueusement édités en héliogravure. Grand format 31x22. Tirage limité et numéroté.

TOME I (épuisé).

TOME II (en cours d'épuisement). Prix franco recom. : France 2100 fr. ; Etranger 2471 fr.

Tomes III et IV

TOME III. Dédié à Louis-Charles Royer, le célèbre auteur de « Aux pays des hommes nus ». Importante introduction de Kienné de Mongeot intitulée « Sensualité ».
Prix : Ed. des « Amis de Vivre », France, 3125 fr. ; Etranger, 3867 fr. Ed. ordinaire, respectivement 2100 fr. et 2471 fr.

TOME IV. Contient une étude intitulée « NUDITE, EROTISME ET CHASTETE », par Kienné de Mongeot et sera dédiée à M. Léo Poldès, le président de la tribune mon-

dialement connue : « Le Club du Faubourg ». La souscription est ouverte au prix de 2500 fr. pour les 500 exemplaires marqués « ex. des Amis de Vivre », numérotés de 1 à 500 dont les planches séparées sont imprimées seulement au recto :
1500 fr. pour les exemplaires numérotés de 501 à 2999.
Plus les frais d'expédition : France, ex. des « Amis de Vivre », 125 fr. ; Etranger, 687 fr. Ex. ordinaires : respectivement 100 fr. et 471 fr.

L'ABBE CHEZ LES NUDISTES

Illustrations de René Garcia. Gravées sur bois par Gérard Angiolini, contenant neuf hors-texte dont une double page, vingt-six lettrines en deux couleurs et vingt culs-de-lampe. Tiré sur vélin Crèvecoeur des Papeteries du Marais, sur les presses du maître-imprimeur Couloma, spécialiste des éditions d'art. Format in-quarto raisin. Livré sous bel emboîtement tenant lieu de reliure. Justificatif et prix :

- 1 exemplaire unique, marqué A, contenant le dessin original de la double planche et une suite en noir. Hors commerce.
 - 8 exemplaires, numérotés de 1 à 8, contenant chacun le dessin original d'un hors-texte et une suite en noir. Prix Fr. 20 000
 - 13 exemplaires, numérotés de 9 à 21, contenant chacun les dessins originaux d'une lettrine et d'un cul-de-lampe et une suite en noir. (Epuisé.)
 - 100 exemplaires, numérotés de 22 à 121, contenant une suite en noir. Prix .. Fr. 8 500
 - 500 exemplaires, numérotés de 122 à 500, marqués « Exemplaire Vivre d'abord ! », réservés aux « Amis de Vivre », contenant une suite en noir. Prix Fr. 8 500
 - 1 203 exemplaires numérotés de 122 à 1324. Prix Fr. 7 500
- Tout acheteur de cet ouvrage recevra gratuitement un abonnement à « Vivre ».
Ajouter en sus pour le prix du port : France, 185 fr. Etranger, 405 fr.

Paraîtra en octobre :

FOLLES PENSEES D'UN FOL

par
KIENNE DE MONGEOT

Ce recueil de pensées écrites pendant tout le cours de son existence par notre directeur, captivera sans nul doute tous les lecteurs de « Vivre ».

Voici ce qu'en pense le célèbre romancier Jean de La Hire.

Je lus ai lues, relues, méditées, annotées, commentées (pour moi !) ces Pensées, depuis que Mongeot a bien voulu m'en confier une copie. Et je pourrais donc en dire, pertinemment, beaucoup de bonnes choses.

Mais est-ce qu'on sépare arbitrairement l'une de l'autre des fleurs de tous climats ? Est-ce qu'on effeuille, quand on peut les offrir intactes, indépendantes mais unies en un splendide et harmonieux bouquet ? Elles sont de mille couleurs, elles ont des parfums qui vont des violences les plus troublantes aux plus enivrantes délicatesses. Et aucune n'est « artificielle », toutes sont des fleurs vraies, des émanations authentiques de ce que les sens, l'intelligence,

l'âme d'un homme sérieux et sincère peuvent capter dans l'infinie vérité de la Nature.

A vous, lectrices et lecteurs de bon goût, à vous d'admirer d'abord l'ensemble du bouquet, à vous de choisir ensuite telle ou telle et telles fleurs - il en est de capiteuses : je les crois toutes immortelles - et d'en faire les inspiratrices de votre méditation du moment, de l'heure, dans la veille ou l'insomnie, entre deux tranches de travail ou deux aires de sommeil. Vous en avez pour tous les jours de votre vie, quelle que vous la fasse l'inconnaissable destin.



Nous conseillons vivement à nos lecteurs de retenir dès maintenant un exemplaire de cet ouvrage dont le tirage sera limité à trois mille.

LIBRAIRIE

LE CONFLIT CONJUGAL, par Marc Lanval, Dr en S. S.
Prix : 610 fr. ; fco recom. 680 fr. ; Etr. 697 fr.

L'AMOUR SOUS LE MASQUE, par Marc Lanval. (Une enquête sur la vie intime de cinq cent soixante-huit femmes.)
Prix : 610 fr. ; fco recom. 680 fr. ; Etr. 697 fr.

PROPOS D'UN SEXOLOGUE, par Marc Lanval.
Prix : 610 fr. ; fco recom. 680 fr. ; Etr. 697 fr.

BARRIERES PSYCHIQUES DEVANT L'AMOUR, par Marc Lanval.
Prix : 610 fr. ; fco recom. 680 fr. ; Etr. 697 fr.

COMMENT INITIER NOS ENFANTS A LA VIE SEXUELLE, par Marc Lanval.
Prix : 168 fr. ; fco recom. 208 fr. ; Etr. 245 fr.

VICISSITUDES DE LA VIE SEXUELLE, par Marc Lanval.
Prix : 610 fr. ; fco recom. 680 fr. ; Etr. 697 fr.

L'INCESTE OU LES AMOURS MAUDITES, par Marc Lanval.
Prix : 600 fr. ; fco recom. 655 fr. ; Etr. 681 fr.

SEXUALITE, par Marc Lanval.
Prix : Franco recommandé 679 fr. ; Etr. 690 fr.

LA FORMATION DE L'HOMME NOUVEAU. Education rationnelle de l'intelligence et du caractère chez l'enfant et l'adolescent, par le Dr L. Trénel.
Prix : 120 fr. ; fco recom. 175 fr. ; Etr. 249 fr.

LE CAMPING. Evasion vers la nature, par J.-J. Bousquet.
Prix : 240 fr. ; fco recom. 310 fr. ; Etr. 363 fr.

ELEMENTS DE LA GRAPHOLOGIE PRATIQUE, par R. Trillat.
Prix : 330 fr. ; fco recom. 400 fr. ; Etr. 430 fr.

COLLECTION DU DOCTEUR FOUQUÉ :

ESSAI SUR L'AMOUR.

AMOUREUSE MATERNITE.

L'AMOUR ET LA MEDECINE.

L'AMOUR ET LES REVES.

NEUF LONGS MOIS.

L'AMOUR ET LA DROGUE.

L'AMOUR ET L'ADULTERE.

MALTHUS ET L'AMOUR.

L'AMOUR ET LE CRIME.

Chacun de ces ouvrages :
Franco recommandé 205 fr. ; Etrang. 225 fr.

QU'ATTENDEZ-VOUS DU MEDECIN, par Gabriel Marcel, de l'Institut.
Franco recommandé 620 fr. ; Etrang. 657 fr.

AU PAYS DES HOMMES NUS, par L.-C. Royer. Couverture illustrée et en couleur de Peynet.
Franco recommandé 475 fr. ; Etrang. 500 fr.



Demandez nos prospectus illustrés des EDITIONS et du SPARTA-CLUB. DISTRIBUEZ-LES.



COURTES
TAILLEUR

● DES SPORTSMEN ●
ET DES GYMNOSES

33, Rue Marbeuf, PARIS (8^e) - Tél. : BAL. 04-81

sports - art - beauté
rythme === danse



MALKOVSKY

41, boulevard Berthier

PARIS (17^e)

Tél. : ÉTO. 56-97

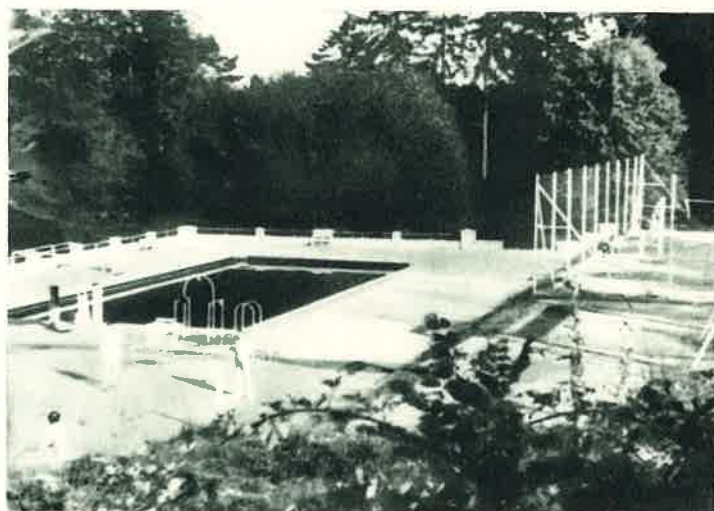
SPARTA CLUB



LE PLUS BEAU COUNTRY-CLUB
GYMNIQUE DU MONDE

A 21 kilomètres de Paris

Vaste Piscine - Stades de Sports - Bois - Douches
==== Restaurant - Chambres - Dortoir ====



Fondé en 1926 - Président (in memoriam) : Dr SOREL

Président-Fondateur : KIENNÉ DE MONGEOT

CHATEAU D'AIGREMONT (Seine-et-Oise) - Téléphone : 8

Ch. P. Sparta Club 7478-41 - PARIS

POUR VISITER : Faire une demande par lettre. - Prospectus contre timbre.
Fermeture annuelle du 15 décembre au 15 janvier

PASSEZ VOS WEEK-ENDS ET VOS VACANCES

A **AIGREMONT**